

(2)

LA SUITE
DU COMTE
DE GABALIS,
OU
NOUVEAUX
ENTRETIENS
SUR LES
SCIENCES SECRETES,
TOUCHANT
La Nouvelle Philosophie.

Ouvrage posthume.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE DE COUP, Marchand Libraire.
M. D. CCXV.



NOUVEAUX
ENTRETIENS
SUR LES
SCIENCES
SECRETES.

PREMIER ENTRETIEN.

JE suis * prédestiné à voir tous les ans un homme extraordinaire. Benite soit l'Etoile qui m'a donné cette année Monsieur le Docteur Jean le Brun; & beni soit celui de mes Amis ou de mes Ennemis, qui pour
A se

* Cet Ouvrage paroît trente ans après la mort de son Auteur.

sur les Sciences Secrètes. 3

pliment, que vous êtes venu m'apporter de si loin, ayez la bonté de me dire si vous êtes Cabaliste, Rabin, ou Rosecroix. Je suis Maître Jean le Brun, me répondit-il, le grand *Jordanus Brunus* étoit mon Trifayeul, & vous êtes un mal-avisé & un ignorant. Maître Jean le Brun, repartis-je, je demeure d'accord du second éloge; car je ne connois ni vous, ni vôtre Trifayeul: mais aprenez-moi quel sujet vous avez de me donner le premier épitète, & de venir du fonds de l'Irlande pour me complimenter ainsi. Pourquoi, me dit-il, m'avez vous donc ravi dans ce méchant Livre la gloire que j'ai méritée? Pourquoi donnez-vous à nôtre Ecolier Descartes, la gloire qui n'est due qu'à *Jordanus* & à *Joannes Brunus*? Pourquoi l'élevez-vous jusqu'au Ciel? Et pourquoi dites-vous décisivement, qu'il a porté plus de lumiere à la Philosophie, qu'il n'y en a eu jusqu'ici depuis trois mille ans? Je n'entens rien à tout ce que vous me dites, Monsieur Jean le Brun, interrompis-je; je n'ai fait nulle part les Panegyriques dont vous me parlez, je ne suis point autrement sujet à louer personne mal à propos; & de plus quoi que je n'aime guère

4 Nouveaux Entretiens .

Aristote , je ne trouve pas que personne se soit élevé de nos jours , qui éclaircisse mieux la Nature qu'il l'a éclaircie : or obscurité pour obscurité , je ne louerai jamais la nouvelle au préjudice de l'ancienne. Comment , Monsieur , me dit-il , en me montrant le titre du Livre , vous n'avez pas fait ce Livre-là ? Non assurément , lui repartis-je , il ne m'appartient pas de faire de tels essais. Et de plus , poursuivit-il , vous n'êtes pas infatué pour Aristote ? & vous ne croyez pas que le Breton , dont il est parlé dans ce Livre , est le plus grand Philosophe qui ait jamais été ? Pour Aristote , repris-je , j'ai de grandes informations contre lui ; & pour Descartes , je n'ai garde de le fort estimer , car je ne l'entens pas. Ah ! Monsieur , s'écria-t il humblement , je vous demande donc mille pardons de ma méprise. Un Religieux m'avoit pourtant assuré que vous aviez composé ce Livre-ci , & m'avoit donné votre nom & votre adresse : je suis tout prêt à vous faire toute la satisfaction que vous sçauriez desirer. Je n'en veux pas , Monsieur Jean le Brun , lui dis-je , réparez seulement un petit mal par un fort grand bien , faites-moi part de votre science

ce

6 *Nouveaux Entretiens*

aux mœurs, nous sommes tous Pasteurs les uns des autres, Dieu nous a tous chargés en particulier du salut de nôtre prochain. Malheur à celui qui ne travaille qu'à sa sanctification, & qui néglige celle de ses freres; mais ce n'est rien faire que de corriger des fautes particulières, de ne s'opposer qu'en détail aux abus qui se glissent dans la Morale; il faut aller à la source, saper les fondemens de tous les desordres, connoître le principe de la corruption générale & le ruiner. J'espere que Dieu m'a réservé cette gloire; j'ai connu le mal, & j'en ai le remede. Ah! Monsieur, lui dis-je, mettez moi en part de cette gloire, faites-moi connoître ce mal, & souffrez que je vous aide à le guérir. Je ne vois rien en vous, me répondit-il, qui m'oblige à vous refuser ce que vous me demandez. Ce zèle si digne de loüange, que vous me faites paroître pour la bonne Morale, est l'effet & la marque du peu d'attachement que vous avez pour Aristote: c'est là le grand point, quiconque aime Aristote ne sçauroit avoir la Morale droite. Quant à Descartes, c'est un mélancolique, plein de bonne opinion pour ses rêveries, qui a voulu aller plus
loin

sur les Sciences Secrètes. 7

loin que je ne voulois, & qui s'est égaré. Il a voulu ajuster ses speculations aux miennes & à celles de mon Trifayeul, & il a tout gâté. Si vous ne l'estimez guère, vous avez raison, & si vous ne l'entendez pas, je ne vous estime pas moins, il est inintelligible. La Philosophie qu'il avoit apprise de nous étoit claire & pure, solide & sensible; nulle vision ne la rendoit ridicule & suspecte, & tout y étoit propre à réformer les mœurs. Il ne tiendra pas à moi que je ne vous explique tout cela, & même que vous ne soyez admis au nombre de ceux qui prétendent, avec l'aide de la Grace, reformer les mœurs de ce tems, par les principes que j'ai imaginés. Il faut pourtant que j'aie consulté Dieu là dessus. Je vous prie cependant, Monsieur, d'oublier la brusquerie que je vous ai faite en entrant, je serai plus honnête quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Il voulut s'en aller, mais je n'eus garde de le laisser échaper. Tous ces Visionnaires qui s'érigent en Réformateurs, & qui passent leur vie à méditer de nouvelles Loix, une nouvelle Politique, une nouvelle Théologie, une nouvelle Morale, une nouvelle Philosophie, ont tou-

DEUXIÈME ENTRETEN.

JOannes Brunus fut une heure en conférence avec le Saint-Esprit : il sortit de mon Cabinet enflammé comme un Cherubin. Vous êtes des nôtres, mon fils, me dit-il, Dieu m'a dit que le zèle que vous avez pour la réformation des mœurs vient de lui ; que c'est lui qui vous a inspiré le mépris que vous faites d'Aristote ; & que c'est lui qui vous a fait entendre que le mélancolique Descartes ne mérite pas toute l'estime que l'Auteur de ce Livre voudroit qu'on en fît. Sur ces trois fondemens je ne ferai point de difficulté de vous dire mes desseins, de vous raconter mon histoire, de vous expliquer ma Philosophie, & de vous associer à la gloire de réformer le Monde Chrétien. Asseyez-vous donc, Monsieur, lui répondis-je ; je vais vous écouter avec toute la docilité dont je suis capable. Il s'assit & parla de la sorte.

Ces derniers tems ont été féconds en Réformateurs. L'Enfer semble avoir ouvert toutes les portes pour renverser la

10 *Nouveaux Entretiens*

Nacelle de Pierre, sous prétexte de la réparer..... Dieu toujours fidèle à la promesse qu'il lui a faite, que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, a suscité aussi de son côté des Hommes extraordinaires pour la sauver par les mêmes moyens par où les Emissaires d'Enfer ont voulu la perdre. Un véritable zèle pour une Réformation générale a animé plusieurs grands Personnages, à travailler par des soins infatigables pour rétablir la pureté de la Morale primitive : mais par un secret jugement de Dieu, leurs saints efforts ont été inutiles. J'ai autrefois conféré avec la plûpart de ces grands Hommes; je leur ai dit mes sentimens, ils n'ont pas voulu me croire: je ne m'étonne pas s'ils n'ont pû réussir. L'un d'eux voulut entreprendre d'abord de rétablir l'ancienne vigueur de la Discipline, & la sévérité des vieux Canons. Son dessein a échoué: il ne falloit pas aller ainsi ouvertement contre le torrent de la corruption du siècle; le cœur humain veut être autrement ménagé. Un autre d'intelligence avec celui-là, fit une étude prodigieuse, pour faire changer de face à toute la Théologie, pour décréditer les Docteurs Scholastiques,

12 *Nouveaux Entretiens*

posée ; ainsi sans qu'on s'en apperçût, la Théologie & la Morale eussent nécessairement changé de face. La chose eût été facile en ce tems-là, je ne sçay si elle le fera maintenant. Des Disciples de ces grands Hommes, dont je vous parlois, se sont avisés de l'entreprendre, & ils font valoir tout de leur mieux une nouvelle Philosophie. Comme leur intention est bonne, & que tout cela ne tend qu'à continuer le plan de nôtre Réformation, je leur en sçauerois bon grés s'ils ne faisoient pas deux choses. La première est d'attribuer à Descartes la gloire d'une invention qui appartient à mon Trisayeul & à moi. Et la seconde est qu'ils prennent pour argent comptant toutes les rêveries que Descartes a ajoûtées de son chef, qui sont néanmoins toutes propres à ruiner de fond en comble la Morale Chrétienne, si elle n'étoit pas ruinée.

Ils ont grand tort en tous ces deux points, lui dis-je ; mais je ne suis pas assez habile pour démêler ce que Descartes a mêlé du sien aux spéculations de vôtre Trisayeul *Jordanus Brunus*, de qui j'en lus jamais les Ouvrages. Je ne sçai pas même assez la Philosophie de Descartes,
pour

14 *Nouveaux Entretiens*

c'est-à-dire, que la seule Foi le lui apprend. Tout raisonnement sur les choses divines, ne fait qu'accoutûmer & instruire l'esprit à douter : S'il ne détruit pas la Foi, du moins en diminueroit-il le mérite, s'il arrivoit que l'on trouvât une démonstration de ce qu'on croit. Afin que la Foi ait tout son prix, il lui faut laisser toute son obscurité, qui fait une partie de son mérite. Ainsi l'on ne peut rien faire de si pernicieux, que de remplir l'esprit des jeunes gens d'une Philosophie qui entreprend de leur prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & les autres choses de cette nature. C'est changer le Christianisme en Peripateticisme, & transplanter la Croix du Calvaire dans le Lycée. O Dieu ! extirpez le Syllogisme & l'Entimême de votre Eglise, & ne laissez pour tout argument, que l'argument des choses qu'on ne voit point. Monsieur, interrompis-je, votre Oraison jaculatoire & votre raisonnement me font voir que votre grand chagrin contre Aristote vient de ce que son étrange Philosophie est propre à prouver qu'il y a un Dieu. Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, cette Philosophie est la ruine de la Foi ; il n'y a rien dans

sur les Sciences Secrètes. 15

dans la Religion qu'on ne puisse entreprendre de prouver par elle. N'est ce pas sur cette dangereuse manière de raisonner, & par ce malheureux principe, que le Phanatique Raymond Lulle a crû démontrer la Trinité ; & l'Incarnation ; & le plus ignorant des Disciples de cet extravagant, n'a-t-il pas la témérité de dire, qu'il voit plus clair que le jour dans ces mystères ? Voilà le fruit de la Philosophie d'Aristote. Déracinons de par Dieu cet arbre maudit, & travaillons de toutes nos forces à exterminer cet ennemi de la Foi : je voudrois mourir pour cette querelle, & je croirois être Martyr. Vôtres zèle est admirable & singulier, lui dis-je : mais est-ce que par votre Philosophie on ne sçauroit prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, & les autres choses de cette nature ? Et n'est-elle pas en ce point aussi pernicieuse à la Foi, que la Philosophie d'Aristote ? Non, mon enfant, reprit il voici en quoi Descartes s'est égaré. Par la Philosophie qu'il a prise de nous, on ne sçauroit à la vérité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu, ni que l'ame est mortelle : mais il s'en suit clairement de nôtre systême, qu'il n'est pas nécessaire que

ne ſçauroit comprendre qu'en ſuppoſant deux ou trois fois ce qu'il faut prouver.

Il eſt vrai, mon enfant, reprit Jean le Brun : mais ce n'eſt pas là le pire : ce ne ſeroit pas un mal fort dangereux d'avoir fait une fauſſe démonſtration de l'exiſtence de Dieu ; en faiſant voir cette fauſſeté à celui qui ſeroit perſuadé que ſa démonſtration eſt bonne, on le fortifieroit dans la foi, & il demeureroit convaincu de l'inutilité du raisonnement ſur des vérités plus difficiles, puis-que celle-ci qui eſt ſi plausible & qui paroît ſi vrai-ſemblable aux Payens auſſi-bien qu'aux Chrétiens, ne peut être démontrée : mais le grand mal qu'ont fait les viſions dont Descartes a embrouïllé la Phyſique de mon Triſayeul, c'eſt qu'il met d'abord dans l'eſprit de ſon diſciple la plus dangereuſe diſpoſition où puiſſe être l'eſprit d'un Chrétien, par cette ſuppoſition ridicule que tout ce que les ſens & les hommes, & la raiſon même peuvent lui avoir appris, eſt faux ou douteux. N'eſt-ce pas reſſuſciter la Secte dangereuſe des Pyrrhoniens, accôûtumer l'eſprit à douter de tout, ou à ne ceſſer de douter que par ſa propre lumière ; enfin ſe rendre l'arbitre unique de la vérité ?

B

Je

18 *Nouveaux Entretiens*

Je ne sçai pas, repartis-je, si, dès qu'on veut être disciple de Descartes, il faut devenir Pyrrhonien ; mais je m'aperçois bien que cette disposition d'esprit qu'il demande est toute propre à faire un Calviniste : à force de s'accoutumer à n'en croire qu'à soi-même sur les choses naturelles, & à ne rien déférer aux lumières d'autrui, on aura la même présomption pour les choses divines : l'autorité de la tradition des Pères & des Conciles ne sera pas comptée pour grand' chose. Tout ce commencement de Métaphysique de Descartes est assez naturellement le précurseur de l'esprit particulier de Calvin : ce qui fait que tous ceux qui sont suspects parmi nous de favoriser une bonne partie des erreurs de ce Novateur ; s'accommodent assez de cette Philosophie, & prennent soin de l'insinuer insensiblement, & de la substituer à celle d'Aristote.

Ceux qui favorisent Calvin, reprit Jean le Brun, pourroient encore favoriser nôtre Philosophie par des raisons que l'on m'a objectées dans mes voyages ; mais comme elles sont tirées de la Physique, je les payerai, avec l'aide de Dieu, en disant que Dieu est tout-puissant, & que la
la

20 *Nouveaux Entretiens*

possible, me dit-il, de faire cette supposition? Dieu qui est tout-puissant, répondis-je, ne peut-il pas avoir voulu vous tromper par quelque raison secrète? Mais ne faut-il pas que je suppose aussi, reparait-il, qu'il n'y a point de Dieu, puis qu'il faut que je suppose que tout ce que j'ai scû jusqu'ici est faux? Comment supposerai-je donc, que ce Dieu, que je suppose qui n'est point, a voulu me tromper? Et puis, continua-t-il, quelle méthode de raisonner est la vôtre? vous supposez d'abord ce Dieu que vous voulez me prouver, ou plutôt ce principe du mal dont vous voulez me desabuser; car si j'avois été trompé jusqu'ici, ce ne seroit sans doute que par le principe de l'illusion & du mensonge, aussi bien que de tous les maux qui sont au monde. De quelque manière que vous fassiez cette supposition, dis-je au Manchéen, faites-la toujours; puis faisant réflexion sur ce doute universel de toutes choses, faites une démonstration de votre existence, & dites: Je doute, donc je suis. Le Manichéen sourit. Monsieur le Docteur, me dit-il, je vous demande, s'il vous plaît, que veut dire, je doute, car je l'ai oublié. Serait-ce par
avan-

sur les sciences Secrètes. 21

avanture la même chose que, je suis en doute? C'est cela même, lui dis-je. C'est-à-dire, poursuivit-il, que vous raisonnez sc̄avamment & ingénûment que vous êtes, parce que vous êtes: Je suis en doute, donc je suis, est une plaisante démonstration; & tant que vous direz, je suis, donc je suis, on ne pourra pas vous contester que la conséquence ne soit contenuë dans l'antecedent. Je traitai de chicane de Logique cette raillerie du Manichéen; & dissimulant le petit embarras où j'étois, vous avez beau plaisanter, lui dis-je, il est certain que je pense & que je connois que je suis, sans qu'aucun corps ait contribué à me donner cette connoissance. Je puis connoître en moi cette pensée, sans connoître aucun corps: il s'ensuit donc que ma pensée n'est point corporelle, & que moi qui pense ne suis ni corps, ni matière; puis que le corps & la matière ne pensent point, & ne contribuënt rien à la connoissance & à la pensée. Le Manichéen parut peu touché de tout cela. Avant que de répondre à vôtre démonstration si impliquée, me dit-il, il faudroit premièrement que nous fussions convenus de bien des choses, sur lesquelles j'ai peur que

B 3

vous

miné la contraire. Quoi-qu'il en soit de ces Questions si difficiles, je mets en fait qu'il n'y a point d'homme vivant qui comprenne pleinement & sans aucune obscurité ce qu'il dit, quand il dit, je pense; & qui soit évidemment assuré qu'il penseroit comme il fait; si tout ce qu'il y a de matériel en lui étoit anéanti, & même si les organes étoient troublés, ou disposés d'une autre façon; ce qui fait qu'il ne peut juger sans hésiter, que sa pensée ne dépende pas essentiellement de la disposition de la matière, & qu'elle ne soit telle qu'elle est, parce-que la disposition des organes est telle.

Je vous avouë, mon fils, poursuivit Jean le Brun, que ce Manichéen m'embarrassoit fort. Cependant comme j'en voulois venir à la démonstration de Descartes pour l'existence de Dieu: Il n'est pas tems, lui dis-je, de réfuter maintenant les imaginations de Platon, & des Rabins; non plus tout ce que peuvent avoir écrit les premiers Chrétiens, pour attirer les sçavans Payens au Christianisme, par quelque conformité de Philosophie. Mais supposons que je pense que Dieu est; toutes les créatures ensemble étant infiniment

24 *Nouveaux Entretiens*

moins parfaites que cet Etre , dont j'ai l'idée infiniment plus parfaite qu'elles : il est certain qu'elles n'ont pû me donner cette idée , car la cause doit être autant ou plus parfaite que l'effet. Il n'y a donc qu'un Etre autant ou plus parfait que cette idée , qui peut me l'avoir donnée , & cet Etre si parfait est Dieu. Le Manichéen étoit rêveur & triste durant tout ce discours. Etes-vous fâché , lui dis-je , que je vous deffille les yeux , & que je vous montre qu'il y a un Dieu. Hélas ! je m'afflige de ce que vôtre démonstration ne prouve rien ; je desirerois de tout mon cœur qu'elle fût solide , car la doctrine du grand Manés seroit incontestable. Je dirois comme vous à tous ceux qui ne sont pas de ma croyance : J'ai l'idée du principe de tout le mal , d'un Etre souverainement mauvais , comme vous avez l'idée du principe de tout le bien & d'un Etre souverainement bon ; nulle chose du monde n'est assez mauvaise pour m'avoir donné l'idée d'un principe infiniment méchant , comme nulle chose du monde n'est assez bonne pour vous donner l'idée d'un principe infiniment bon : Ainsi s'il étoit nécessaire qu'un être infiniment bon produi-

26 *Nouveaux Entretiens*

avoir l'idée d'une chose finie & limitée, plutôt que l'idée d'une chose qui n'est ni finie ni limitée, & qu'on peut connoître plutôt le fini que l'infini. Cependant dire qu'une ligne est fine, c'est dire qu'elle n'est pas infiniment étendue; comme dire qu'elle est infiniment étendue, c'est dire qu'elle n'est point finie. De là viennent ces axiomes si communs & si raisonnables, que la science des contraires est la même, & que les choses relatives ne peuvent être connues l'une sans l'autre; c'est pourquoi l'idée de l'infini est aussi naturelle & aussi proportionnée à nôtre entendement, que l'idée de ce qui est fini.

Vraiment, m'écriai-je, je n'ai rien à vous dire, si vous ne tenez pas nos conventions. Vous me venez parler de contraires, de relatifs & d'axiomes, avant que nous ayons découvert s'il y a des contraires & des relatifs, & contre la supposition que nous avons faite que tous les axiomes quels qu'ils puissent être, sont faux & impertinens, sur tout s'ils sont d'Aristote. Mon ami, me dit mon Manichéen, vous avez été le premier à rompre le marché, je vous ai laissé passer les causes & les effets sans vous obliger à m'en faire
faire

faire un long Traité qui vous eût peut-être fatigué, & qui vous eût assurément empêché d'achever aujourd'hui votre beau sophisme.

Je ne vous ai point querellé de ce que vous ne vous êtes pas tenu vous-même dans la supposition que vous m'avez proposée, parce-que j'ai bien vû qu'il étoit impossible de s'y tenir. Car nôtre raison se forme insensiblement sur les différentes idées que les sens nous présentent dès nôtre enfance, & sur les diverses expériences que nous faisons de la vérité ou de la fausseté de ces idées. Il est impossible que nous fassions un raisonnement d'un peu longue haleine, que par le secours de ces idées que nous avons reconnu être raisonnables: ainsi il est impossible de supposer de bonne foi que tout ce que le sens & l'expérience nous ont dit est faux; & je défie aucun homme du monde de faire un raisonnement juste, en se tenant rigoureusement dans cette fantasque & peu naturelle supposition.

Je tins la meilleure mine que je pûs avec ce Manichéen: Je lui dis qu'il seroit damné, qu'Aristote & Platon seroient l'instrument de sa réprobation; & qu'au reste,
je

Sur les Sciences Secrètes. 29

Monfieur, lui dis-je, la grande raifon pourquoi Joannes Brunus renonce juridiquement à l'audacieux Aristote, & même à la Métaphyfique de Descartes. Mais comment pourrez-vous infinuer pour la gloire de la Foi la Phyfique de Descartes ou de vôtre Trifayeul Jordanus, puis-que Descartes a prétendu qu'on ne la pouvoit entendre fans le fecours de fa Métaphyfique & de fes belles démonftrations de l'ame & de l'existence de Dieu ? Comme Descartes, me répondit-il, n'avoit pas en vûë la réformation générale des mœurs, & qu'il ne vouloit que faire paroître la force de fon esprit, il n'a pas dédaigné de marcher fur les traces d'Aristote qu'il méprifoit fi fort ; & croyant pouvoir fortifier & déguifer tout ensemble une vieille & foible démonftration par un nouveau tour, il a cherché à fe signaler & a voulu s'emparer de l'admiration de fes Lecteurs par la hardieffe de fes principes & de fa methode. Mais Dieu qui fuit toûjours les superbes qui le cherchent, a confondu celui-ci, & a permis que fes démonftrations prétenduës ayent plus rebuté de gens de fa Phyfique, qu'ils n'y en ont attiré. Et certes, ce n'étoit pas pour prouver les
cho-

30 *Nouveaux Entretiens*

choses divines que cette Physique a été inventée. Je vous bien maintenant que ce n'est pas pour cela que Dieu a permis que je l'aye comprise ; aussi je n'ai garde ni de la commencer par là, ni de la faire aboutir-là. Je ne veux point de l'admiration de mes Disciples au préjudice de la Foi & de la morale Chrétienne. J'ai par la grace de Dieu un moyen plus sûr & plus naturel de faire admirer d'abord ma Physique, & d'en donner une merveilleuse curiosité.

Quoi ! Monsieur, lui dis-je, vous pourrez vous passer dans votre Physique de prouver ou de supposer qu'il y a un Dieu ! Assurément, repartit-il, je puis même supposer tout le contraire, & il n'est aucunement nécessaire que je fasse aucune mention de Dieu, ni pour la création, ni pour la conservation, ni pour la conduite du monde. Je vous dirai bien plus ; mais il ne faut pas trop publier ceci à cause des Moines & des Chaperons. Je suis parvenu par la grace de Dieu à comprendre qu'il est assez facile de prouver avec cette Physique, qu'il n'est pas nécessaire que l'ame soit immortelle & spirituelle, ni qu'il y ait un principe spirituel qui gouverne

32 *Nouveaux Entretiens*

choses extraordinaires ; & il est impossible qu'on n'en soit enchanté , & qu'on n'ait pas une avidité extrême d'en entendre le détail & les preuves. Enchantez-moi donc , Monsieur , lui dis-je , & parcourez en gros toutes ces merveilles , en attendant que vous m'en expliquiez un jour le détail.

Volontiers , me dit-il ; mais , Monsieur vous devez savoir que l'oraison mine un peu le corps , & que les longs discours philosophiques affoiblissent un peu l'estomach. Il me semble que vous m'aviez proposé de me donner à dîner : Ah ! il est vrai , m'écriai-je , Monsieur Jean le Brun , allons-y donc.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Monsieur Jean le Brun dîna sans parler : Je remarquai qu'il étoit extraordinairement altéré. Après le repas il dit grâces longuement , puis s'approchant du feu : Si nous avions de la foi , s'écria-t-il , comme un grain de moutarde , nous n'aurions pas besoin de manger & de tant boire ; car il est écrit , que l'homme juste vit de

Sur les Sciences Secrètes. 33

de la foi & de la parole de Dieu ; la foi nourrit quarante jours Elie & Moïse. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que, quand le Fils de l'homme viendra, il ne trouvera guères sur la terre de cette foi nourrissante. La Morale est grandement relâchée, & les plus dévots ne haïssent pas la bonne chère. C'est que la foi est modique, reprit Jean le Brun : pour moi, je ne mange pas beaucoup par la grace de Dieu, & ne bois guère que par inadvertance & par distraction. Comme d'ordinaire j'ai la tête remplie de quelque grand dessein, & que mon esprit est appliqué ou à Dieu ou à quelque affaire de Dieu, la nature qui ne veut rien perdre prend son tems & se conforte à la dérobée, pour pouvoir ensuite soutenir les travaux que lui impose la grace & la foi. Toutes choses se tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Je pense, mon enfant, que le peu que je viens de boire me rend bien plus propre à philosopher. Je souhaite, Monsieur, qu'il soit vrai de dire à cette fois que la vérité est dans le vin.

Philosophons donc, me dit-il. Quel est, à vôtre avis, le principe des choses naturelles, & la première matière de tout ce

C

que

pas plus qu'une taupe; & pour le Soleil que vous appelez grossièrement un corps lumineux, ce n'est qu'un tourbillon de poussière, qui piroüette rapidement autour de son centre, & qui piroüettant agite l'air d'une certaine manière; l'air agité vient aussi piroüetter d'une certaine manière & affecter les muscles des yeux & la retine, & alors nôtre ame à point nommé produit cette pensée qu'elle voit un corps lumineux: mais, vive Dieu, il n'y a point de la lumière; & quand Dieu dit dans la Genèse, que la lumière soit faite, c'étoit à dire qu'un grand tourbillon de poussière & de limailles de matière s'assemble en cēt endroit, qu'elle piroüette de telle & telle manière jusqu'à nouvel ordre.

Ce Commentaire de l'Écriture, lui dis-je, est-il tiré de quelque Rabin? Point du tout, dit-il, les Rabins n'ont que des visions creuses, & ceci est appuyé solidement sur des démonstrations de Méchanique, si belles, si naturelles & si nécessaires, que pour vous en parler franchement, il est tout-à-fait inutile de supposer que Dieu se soit aucunement mêlé de toute cette affaire, de la production du Soleil,

36 *Nouveaux Entretiens*

de la prétendue lumière qui l'environne & de tout le reste des choses : & si l'écriture ne nous aprenoit que Dieu a travaillé sept jours pour la production du monde, nous lui eussions permis de se reposer dès l'aurore du premier jour, & nous l'eussions tenu quitte de tout travail, pourvû qu'il nous eût créé comme il a fait une matière divisible à l'infini, en petits corpuscules en forme de dés & de vis.

En verité, Monsieur, m'écriai-je, je suis bien aise de vous avoir fait donner de bon vin, car il vous échaufe admirablement l'imagination. Vous m'admireriez bien autrement, continua-t-il, si je vous prouvois qu'il n'est même nullement nécessaire que Dieu se donne la peine de créer cette matière, & qu'il est incompréhensible qu'elle ne soit pas d'elle-même telle qu'elle est ; mais je crois qu'il est à propos de differer encore un peu à vous expliquer l'essence de cette matière ; cela nous engageroit, peut-être, à quelque digression épineuse, & qui apliqueroit trop nôtre esprit, ce qu'il faut éviter soigneusement après la refection, de peur que la digestion n'en soit troublée, car il
n'est

38 *Nouveaux Entretiens*

dans laquelle nous vivons. Car il n'appartient qu'à moi & à Descartes d'être les Historiographes de la nature, & de savoir le détail de toutes les aventures de la matière. Sachez donc, mon fils, que la terre a eu l'honneur autrefois d'être un beau Soleil & un assemblage lumineux de limailles étincelantes, qui piroüettoit aussi glorieusement que ce tourbillon que nous voyons, & qui éclairait quelque'autre terre & quelque'autre certain monde particulier: mais une certaine fumée s'étant élevée d'un autre certain endroit, comme il nous est fort facile de le démontrer mécaniquement, elle fit autour de ce tourbillon de lumière une certaine croute obscure, opaque & impénétrable, qui envelopa ce tourbillon & l'empêcha de piroüetter à son ordinaire, ou du moins de faire piroüetter l'air qui l'environnoit; de sorte que ne pouvant plus demeurer en cette place, & faire la fonction de Soleil, il fut obligé de sortir du tourbillon où il étoit, & d'errer sans situation fixe & déterminée dans les espaces immenses de l'Univers, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen d'entrer dans ce grand tourbillon qui compose le monde que nous habitons, il s'arrêta parmi les
Pla-

Planètes, & devint Planète lui-même : car nôtre Histoire mathématique & philosophique nous apprend que toutes les Planètes sont des terres toutes pareilles à celle-ci, & arrivées en ce monde de certains autres mondes lointains, où elles avoient l'honneur de piroüetter lumineusement & de faire la fonction de Soleil. Je n'ai pas encore bien déchiffré par les loix de la mécanique, ce qui est arrivé toutes ces Planètes depuis qu'elles sont entrées dans nôtre monde. Mais voici les véritables aventures de nôtre terre, & celles des autres terres sont aparemment de même. Quand elle fut entrée dans ce tourbillon, quatre autres certaines croutes vinrent tenir compagnie à cette croute susdite qui envelopoit le tourbillon des raclures, & elle s'agencèrent les unes sur les autres, à peu près comme les peaux d'un oignon sont arrangées. Nous sommes encore en grand souci, & nous ne pouvons pas bien démontrer de quoi la plus basse de ces croutes est composée : je crois pourtant être parvenu à découvrir que c'est d'une infinité de corpuscules en forme de vis, qui sortent incessamment & sans jamais s'épuiser, & viennent circuler en ovale

sur les Sciences Secrètes. 41

avanture à ce Soleil qui nous éclaire, lorsqu'il aura contracté les croute susdites, comme la mécanique nous montre qu'il ne peut éviter de les contracter. Je prie Dieu seulement, & faites-en de même, s'il vous plaît, mon fils, tous les jours en vous levant & en vous couchant, que cette affaire n'arrive pas au Soleil, & qu'il ne vienne point ainsi avant nôtre mort; car comme il est, suivant le calcul qu'on a fait, plusieurs centaines de fois plus grand que la terre, il nous tomberoit dessus, & nous entraîneroit avec lui dans quelque autre tourbillon, ce qui seroit le moyen de faire mourir sans confession le genre humain.

C'étoit, peut-être, par cette raison, interrompis-je, que les premiers Chrétiens, au raport de Tertullien, desiroient ardemment la fin du monde, & demandoient à Dieu de hâter le jour du Jugement, ils craignoient assurément que le Soleil ne contractât cette croute fatale.

Je ne sçai pas s'ils le craignoient, dit Jean le Brun; mais je vous assure que tous ceux qui sont dans nos principes en tremblent de peur, d'autant plus que certains Astronomes ont eu d'assez bonnes Lunet-

42. *Nouveaux Entretiens*

tes pour remarquer de certaines taches dans le Soleil, qui font conjecturer qu'assurément cette malheureuse croute se forme déjà. Voila, lui dis-je, un point admirable pour la Morale, je le veux marquer, s'il vous plaît, sur mon Agenda, afin d'en intimider les pécheurs quand je prêcherai. Apuyez bien là-dessus, continua-t-il; les choses merveilleuses frappent l'imagination; & quand l'imagination est gagnée, on fait bien du chemin, & on arrive bien-tôt au cœur. Mais pour continuer l'histoire des aventures de la terre: lors que sa dernière croute s'entr'ouvrit & se crevassa, les débris de ce fracas effroyable tombèrent irrégulièrement, confusément & pêle-mêle les uns sur les autres: Il fut donc nécessaire qu'une grande partie se trouvât ensevelie dans l'eau, & laissât paroître la croute liquide que nous appelons la mer. D'autres parties s'accumulant les unes sur les autres, il en résulta une masse élevée, qui est ce que nous habitons. Sur cette masse se sont assemblés des corpuscules en divers sens & dans toutes les situations imaginables, & il s'en est composé fortuitement un nombre infini de machines différentes, que nous appelons fleurs,

fleurs, plantes, arbres, qui nous paroissent vivre, croître & mourir. Et une infinité de machines bien plus merveilleuses, qui outre cela semblent sentir & connoître, & qui en effet ne sentent, ne connoissent & ne vivent non plus que cette Horloge qui sonne trois heures, qui m'avertit sans savoir ce qu'il fait, qu'il est tems que j'aïlle dormir. Allez, Monsieur, dormez au nom de Dieu, lui dis-je.

Comme il passoit dans mon cabinet, deux des plus grands Philosophes du siècle, à qui Dieu & la connoissance profonde & rare de la plus fine Mathématique, ont donné de belles lumières contre les imaginations de Descartes, vinrent pour me voir; ils entrevirent en entrant la figure & le chapeau de Jean le Brun. Quelle espèce d'homme entreteniez-vous là, Monsieur, me dirent-ils en riant? Parlez bas, Messieurs, leur dis-je; car c'est un Serviteur de Dieu, suscité extraordinairement pour la réforme de la morale & des mœurs de l'Eglise. Il me fait l'honneur de m'affocier à son Apostolat, & dans peu de jours nous allons mener par un beau chemin les probabilités & toutes les imaginations licentieuses, qu'on apuye si foiblement

sur les Sciences Secrètes. 45

quand il vous parloit de bon sens, & quel est son grand principe? Le merite & la pureté de la Foi, répondis-je, l'inutilité & même le danger de la raison humaine, le mépris de tout ce qui s'appelle preuve métaphysique, & une profonde aversion pour le téméraire Aristote, & pour l'impudence des Theologiens Scholastiques, qui sur les principes de ce Payen, entreprennent à la honte & à la diminution de la Foi, de prouver qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, & les autres choses de cette nature, comme si le plus grand esprit de ce siècle n'avoit pas été obligé d'avouer de bonne foi qu'il ne se sentiroit pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre un Athée.

Cette imagination est plaisante, dirent ces Messieurs, mais elle n'est pas nouvelle je connois bien des gens qui en sont frappés. Ce bel esprit dont vous parlez s'étoit mis cette vision dans la tête, & il avoit entrepris de concert avec un grand nombre de beaux esprits comme lui, de faire un Livre pour établir ce beau principe, qu'on ne peut pouver par aucune raison naturelle, ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'ame, ni aucune verité divine,
&

46 *Nouveaux Entretiens*

& que toutes les raisons naturelles qu'on en peut alléguer, ne font qu'égarer l'esprit. Ce grand Homme dédaignoit même les démonstrations métaphysiques que Descartes en a faites, quoi qu'il en approuvât beaucoup la Physique. Il ne vouloit que des preuves morales, c'est-à-dire qu'il devoit résulter de tout son Livre, que moralement parlant il y a un Dieu, que moralement parlant l'ame est immortelle; de sorte que cette espèce de preuves ne convainquant point l'esprit, la Foi conservoit toute son obscurité & toute sa difficulté, & par conséquent toute sa gloire & tout son mérite.

C'est à peu près le jargon & l'intention de mon Docteur Mr. Jean le Brun, qui repose là dedans: mais il encherit encore par dessus ce bel esprit; car outre qu'il ne veut pas d'une Philosophie qui puisse prouver les vérités de la Foi, Dieu lui en a révélé une qui détruit de fonds en comble les vérités capitales & les mystères essentiels du Christianisme; de sorte que la foi aura bien plus de gloire & plus de mérite quand elle demeurera ferme & inébranlable, malgré les démonstrations physiques dont cette nouvelle Philosophie

Sur les Sciences Secrètes. 45

re sur sa Mission ; & afin que vous ayez le tems de parcourir , avant qu'il se réveille, deux Traités contre la Philosophie de Descartes, dont l'un est en forme de Lettre, & l'autre est intitulé la Connoissance des bêtes ; cette lecture vous disposera à mieux pénétrer la doctrine de vôtre Docteur. Je les remerciai de leur présent : ils s'en allèrent, & je lus ces deux Ouvrages. Ils sont tous deux forts & bien écrits.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

PEU de temps après, Monsieur Jean le Brun se réveilla. Dieu soit loué, mon fils, me dit-il en passant dans ma chambre. Dieu soit beni, qui veille pour le salut de ses serviteurs quand ils dorment, & qui vient éclairer les vapeurs du sommeil par les lumières de sa grace. Dieu vous parle-t-il aussi quand vous dormez, lui dis je ! Quelquefois, reprit-il ; mais pour aujourd'hui il ne m'a pas parlé en personne, il m'a seulement envoyé un Ange de paix pour m'annoncer sa volonté, & pour m'ordonner de me réconcilier avec Mr. Descartes. Avec Descartes, m'écriai-

criai-je, Mr. Jean le Brun! Cet Ange prétendu est un esprit de ténèbres, transfiguré en Ange de lumière. Nullement, repartit-il: Apprenez, mon enfant, comme je l'apprens aujourd'hui, à ne précipiter jamais votre jugement, & à ne condamner personne sans l'entendre. A peine ai-je été endormi, que l'Ange de paix s'est présenté à moi, tenant par la main Mr. Descartes: Embrassez-vous Serviteurs de Dieu, a-t-il dit, & il a disparu. M. Descartes m'a embrassé avec beaucoup de respect, & ensuite il s'est amplement justifié sur toutes les plaintes que je pouvois faire contre lui. C'étoit un habile homme, mon fils, & peu de gens pénètrent ses intentions & entendent sa doctrine. Je lui ai reproché d'abord qu'il avoit entrepris de diminuer la gloire & le mérite de la Foi, en prouvant l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, en supposant que Dieu est l'auteur du mouvement de toute la matière. Il a fort bien répondu à ce reproche, & je suis très-content de lui. Il est certain, comme il me l'a fort bien dit, qu'il faut, quand on fait un Livre, ménager les esprits foibles autant que contenter les esprits forts. Lors-
qu'un

Sur les Sciences Secrètes. 51

qu'un esprit foible voit qu'on tache de prouver les vérités de la Foi, il prend cela pour argent comptant, & ne se défie de rien; mais un esprit fort démêle facilement dans un Livre ce qu'on y a mis pour les foibles ou pour lui, & il distingue facilement le nécessaire du politique. Il étoit de sa prudence d'ébloüir d'abord les Moines & leurs partisans par un sophisme sur l'existence de Dieu, & par une supposition spécieuse qu'il est seul moteur de la matiere. On se met par là à couvert de la persécution de ces faux Chrétiens, qui ne peuvent souffrir qu'on fasse servir la Philosophie à conserver l'obscurité de la Foi, & qui veulent opiniâtrément qu'on accorde toujours la Religion avec la raison. Cependant un esprit fort pénètre assez là dedans, & ne prend que ce qui est écrit pour lui, sa Foi demeure pure & inviolable dans toute son obscurité, & il ne trouve rien dans la nature qui puisse convaincre un Athée quand il est fortifié par une Physique aussi claire & aussi convaincante que celle de *Jordanus Brunus*, & que Mr. Descartes a été inspiré du Ciel de mettre en son jour. Vous croyez donc, Monsieur Jean le Brun, que

Et-il, que l'étendue, c'est-à-dire, la longueur, la largeur & la profondeur, est l'essence de la matière. Quand cela seroit, repris-je, s'ensuivroit-il que Dieu ne l'a pas créée. Oüi, repartit-il, parce-qu'il s'ensuivroit, qu'il est impossible d'imaginer un moment où cette matière n'existe point; & voici le petit raisonnement que je fais, auquel il n'y a certainement point de réponse. Il faut dire nécessairement qu'une chose existe, quand on ne peut en aucune manière concevoir qu'elle n'existe point: Or est-il qu'on ne peut en aucune manière concevoir que la matière n'existe point. Pourquoi non, interrompis-je? Il est impossible que devant que le monde fût créé, cet espace que le monde occupe ne fût point. On ne peut pas ne point concevoir cet espace. Or il est impossible de concevoir cet espace sans concevoir une longueur, une largeur & une profondeur; cette longueur, cette largeur & cette profondeur est l'essence de la matière. Concluez, mon fils, & jugez s'il est nécessaire que la matière ait été créée. Je vois bien, Monsieur, repartis-je, que suivant cette définition de la matière il n'y a que la foi qui en puisse persuader la création,

54 *Nouveaux Entretiens*

tion, parce-qu'il n'y a que la foi qui puisse persuader que de toute éternité il n'y a point eu d'espace, ou que cet espace n'a point été long, large & profond. Faites donc un acte de foi, mon fils, reprit-il, sur la création de la matière, & commencez au nom de Dieu à faire triompher votre foi, de Praxéas, d'Hermogène, & des Platoniciens, à qui la raison démontrait aussi que la matière est éternelle; mais à qui la lumière de la grâce n'inspirait pas qu'elle est créée malgré la démonstration. Mais quand bien la matière seroit éternelle, lui dis-je, s'ensuivroit-il qu'elle n'est point créée, & Dieu ne pourroit-il pas l'avoir créée de toute éternité? Puis qu'il est impossible, répondit-il, de comprendre que l'espace n'existe point, encore que Dieu ne le crée pas, il s'ensuit clairement de deux choses l'une, ou que Dieu n'a pas créé cet espace, ou qu'il ne l'a pas créé librement. De sorte que vous avez à faire un second acte de foi sur la liberté dont Dieu a créé le monde, & il faut croire malgré la raison, & qu'il l'a créé, & qu'il l'a créé librement. Cela s'entend en général de la matière du monde; car pour tout ce que nous voyons, il

il n'est nullement nécessaire que Dieu se soit mêlé de le faire ainsi. Il est impossible, comme Mr. Descartes l'a fort bien expliqué, que suivant les loix de la mécanique, le monde ne se soit formé de lui même tel qu'il est, & vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre après ce que je vous ai dit, que la supposition que Mr. Descartes fait que Dieu a créé une certaine quantité de mouvemens & de repos dans la matiere, moyennant quoi on peut démontrer mathématiquement la nécessité de la production de toutes les machines que nous voyons: vous avez trop de discernement, dis-je, pour ne vous pas apercevoir que cette supposition n'a été faite que pour se mettre à couvert de l'importunité des Moines, qui ne peuvent souffrir qu'on explique les choses naturelles sans y mêler Dieu: cependant il est clair que cette supposition est inutile & ridicule, & Mr. Descartes mérite une grande louange d'avoir eu l'humilité de dire une sottise pour contenter les petits esprits. Car qui ne voit que la matiere étant essentiellement longue, large & profonde, ses parties le sont aussi; & qu'une longueur, une largeur,

fonds des choses. Car, comme vous voyez, qu'importe à la Religion & à la Foi que les parties de la matiere soient quarrées ou irrégulières; qu'elles se meuvent de biais ou perpendiculairement, ou en rond, pourvû que l'un ou l'autre arrive necessairement, & qu'il en résulte des machines, sans quil soit besoin de recourir à une Divinité, ni à rien de ce qui s'appelle esprit ou ame spirituelle? Mais la Philosophie d'Epicure, quoi qu'elle soit très-propre à combattre les vérités divines & à conserver l'obscurité de la Foi, n'est pas si propre au dessein que nous avons de réformer l'Eglise, parce que, comme vous avez fort bien dit, elle est odieuse à la Morale Chrétienne, & fort décriée chez les Pères. Celle de Mr. Descartes est mieux nôtre fait, elle a la grace de la nouveauté, ce qui est un grand article pour la réformation: & de plus, elle est encore plus propre à conserver l'obscurité de la Foi, que n'est la Philosophie d'Epicure; car il y a deux différences considérables entre Epicure & nous. Epicure admet le vuide, & nous soutenons qu'il est impossible. Qu'est-ce que cela fait à la Foi, interrompis-je? Vraiment si le vuide étoit possible,

reprit-il, vous voyez bien que tout ce que nous avons dit de l'éternité & de l'indépendance de la matière, seroit renversé. Il n'y auroit qu'à mettre devant la création du monde le vuide au lieu de l'espace. Ah! je le comprends, repris-je un Epicurien n'est assurément pas si contraire à la Foi qu'un Chrétien. Non, par la grace de Dieu, poursuivit-il; cela se voit encore dans l'autre différence qu'il y a entre Epicure & nous. Il met que les parties de la matière sont indivisibles, & nous soutenons qu'elles se peuvent toujours diviser jusqu'à l'infini. De sorte qu'il nous est incomparablement plus facile qu'à Epicure de composer le Soleil, les Etoiles & les Planètes, des limailles des corps cubiques, qui se frottent ensemble, & de montrer par les règles de la mécanique, que ces parties si divisées de la matière, s'assemblent nécessairement en tourbillon; au lieu qu'Epicure est obligé de dire que tout l'assemblage de la matière se fait fortuitement, ce qui est absurde & inconcevable. Or la Foi a bien plus de gloire & de mérite de s'élever au dessus d'une raison nécessaire, & d'une démonstration de Mathématique, qu'elle n'en

au.

matière. Car si Monsieur Descartès eût parlé de Dieu de bonne foi, & non point par considération & par crainte; & s'il avoit crû seulement que celui qui vit éternellement a créé dans le tems toutes choses ensemble, pourquoi se fût-il avisé de se tourmenter à chercher par les règles de la Méchanique, si les parties de la matière tournant autour d'un centre font des limailles, & s'il est nécessaire que ces limailles s'assemblent en tourbillon, & fassent le Soleil? Si ce Soleil doit contracter une croute opaque, & aller ensuite errer par l'Univers? Tout ce soin & tout ce détail lui eût paru inutile & ridicule, s'il eût été certainement persuadé que la chose ne s'est pas passée de la sorte, & que Dieu a produit toutes choses par une seule parole: mais nous qui sommes animés par un esprit de réformation, nous disons les mêmes choses que lui par un meilleur motif que le sien: ce qu'il a dit par vanité ou par jalousie contre Epicure, & même ce qu'il a dit par la crainte des Moines; nous le disons par le zèle de Dieu, & par l'amour d'une pure & primitive morale; c'est pourquoi quand nous parlons aux foibles, nous mêlons Dieu dans nôtre discours,

sur les Sciences Secrètes. 61

cours; persuadés que les Esprits forts verront que nous ne l'y mêlons que *ad honores*, & qu'ils ne perdront rien du mérite de leur foi, puis qu'ils comprendront bien qu'en bonne Physique il n'est aucunement nécessaire de l'y mêler, car où est le bon Esprit qui ne verra pas que Monsieur Descartes se moque des Capuces & des Chapeurons, & élude ironiquement les censures des Facultez; quand pour sauver la foi d'un Moteur, il suppose que Dieu a créé dès le commencement une certaine quantité de mouvement, & une certaine quantité de repos, & qu'il a divisé l'un & l'autre aux diverses parties de la matière, lesquelles s'entreprêtant ce mouvement & ce repos, en font un commerce & un échange continuel, d'où résultent tous les différens effets, tous les changemens, la production & la ruine de toutes choses? Quand nous voions qu'une boule en pousse une autre; c'est que cette boule qui pousse, prête à l'autre une partie du mouvement que Dieu lui a donné, & que cette boule poussée prête à celle qui la pousse une partie de son repos; & par ce troc mutuel du présent que Dieu leur a fait, la boule qui prête le repos se meut, & celle qui

sur les Sciences Secrètes. 63

pondis-je, est fort extravagant & fort burlesque. Descartes vouloit assurément jouer les esprits foibles, quand il a fait créer ces deux êtres. Il s'est attendu que tout esprit raisonnable trouvant en cette supposition une contradiction manifeste, pénétreroit facilement le motif pourquoi on la fait, car, ou cet être est matière lui-même, & en ce cas il aura la même indifférence au mouvement & au repos que la matière même, & ce seroit l'inconvenient que l'on craindroit le plus. Que si l'on dit que c'est un mode, ou une façon d'être de la matière, il est clair que c'est encore une fiction pour amuser les simples; car, ou ce mode est en effet une même chose avec la matière, ou non: si ce n'est pas la même chose, c'est donc un esprit: si c'est la même chose, n'est-il pas ridicule de penser qu'une chose se puisse prêter, se diverser & se communiquer à un autre, c'est-à-dire, devenir une autre chose sans cesser d'être ce qu'elle est. De deux boules, par exemple, dont l'une pousse l'autre, si le mouvement est la même chose avec celle qui pousse, il s'ensuit qu'en communiquant à l'autre son mouvement, elle se divise d'elle-même, & donne une par-

64 *Nouveaux Entretiens.*

partie de soi-même, laquelle partie devient ensuite une même chose avec la boule poussée; de sorte qu'il se feroit toujours dans la Nature une transubstantiation continuelle & une transmigration d'être en être, & de substance en substance, plus incomprehensible qu'aucun mystère de la Religion, puis qu'une chose se changeroit en une autre chose, sans cesser d'être ce qu'elle est; par où il est constant que Descartes n'a pas mêlé de bonne foi dans sa Philosophie cette création de deux êtres, mouvement & repos.

Non, mon fils, me dit Jean le Brun, en m'embrassant, avec la grace de Dieu le mérite de la Foi ne sera jamais diminué par aucune apparence de la nécessité de cette création particulière de ces êtres, mouvement & repos. Que les Moines cherchent s'ils la trouveront dans la Genèse; qu'ils y cherchent, dis-je, si le repos est autre chose que la cessation du mouvement, & s'il n'est pas vrai que la matière a d'elle-même un mouvement qui lui est naturel. Ce qu'il faut seulement observer, c'est de ne lui pas attribuer un mouvement bizarre, comme fait Epicure, suppose qu'elle se meut de biais; il faut seule-
ment

66 *Nouveaux Entretiens*

pourvû que cela ne serve pas trop à la confirmation des verités du Christianisme, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'inconvenient, puis-que la Foi conservera tout son mérite, & la Morale toute sa pureté.

Vous avez raison, mon fils, reprit-il, aussi avons-nous mis bon ordre, qu'encore qu'on prenne à la lettre tout ce que nous disons de la nécessité d'un premier Moteur, une partie des verités de la Foi, bien loin d'être confirmées sont très-évidemment combatuës, sans parler de quantité de conséquences bizarres & ridicules qui s'ensuivent de là: car pensez-vous, par exemple, mon fils, que, lors-qu'un petit enfant a fait un château de cartes, il soit au pouvoir de tous les Anges du Ciel, & de tous les Démons de l'Enfer de le renverser? Ceci seroit curieux, répondis-je, qu'ils ne le pussent point. Ils ne le peuvent pas assurément, poursuivit-il; & quand tous les Démons de l'Enfer, & tous les Anges du Ciel s'uniroient ensemble, le château de cartes subsisteroit, supposé qu'il soit vrai de bonne foi que Dieu soit l'Auteur du mouvement & du repos. Le petit enfant, interrompis-je, est donc plus

68 *Nouveaux Entretiens*

ce dans le bassinet, & Dieu l'allume: l'amorce allumée fait signe à Dieu d'allumer la poudre qui est dans le canon & Dieu l'allume: la poudre allumée fait signe à Dieu de pousser le boulet, & Dieu le pousse: le boulet poussé fait signe à Dieu de pousser l'air, cet air poussé de pousser la muraille; & Dieu fait tout cela pour exécuter le pacte éternel qu'il a fait d'être ponctuel à tous ces signes: & voilà le moulin abattu philosophiquement, mon fils.

Mon Pere, cette Philosophie n'est-elle point la Theurgie, ou la Magie blanche des Anciens, qui operoit, dit-on, toutes ces merveilles par de pactes faits immédiatement avec Dieu, & par des signes que ces Mages lui faisoient, & qui leur tenoient lieu de culte & d'enchantement tout ensemble? Je n'aime pas, me dit-il, d'entendre parler de ces curiosités, & je crois que toutes ces traditions Theurgiques sont fabuleuses; quoi qu'il en soit, il est certain que la nature ou la matière peut être assez ingénieusement appelé une savante Magicienne, qui par les signes differens qu'elle fait à Dieu, par les différentes situations où elle se trouve, oblige Dieu de pro-

sur les Sciences Secrètes. 69

produire tous les differens mouvemens que nous voyons.

Je ne trouve pas cela trop ingenieux, lui dis-je, cela est burlesque à la verité; car puis-que Dieu est uniquement l'Auteur de tout le mouvement, il seroit Auteur aussi de toutes les différentes situations de la matière, & ce seroit lui par conséquent qui se feroit signe à lui même de ce qu'il auroit à faire. Cette manière de philosopher est aussi ridicule que le seroit un homme, qui à toutes les actions qu'il voudroit faire gesticulerait, & se feroit cent signes à soi-même pour exprimer son dessein; ce seroit un homme à peindre, & je me rejouïrois bien d'un Arlequin comme celui là.

Mon enfant, me dit Jean le Brun, ce ne seroit pas grand'chose, si cette Philosophie sur le mouvement n'étoit que ridicule; ce qu'il y a de bon & d'heureux, c'est qu'elle est manifestement heretique de plusieurs côtés; car selon ce que nous venons de dire, Dieu est immédiatement & uniquement Auteur de tous les effets; ce n'est pas le feu qui brûle, c'est Dieu à la presence du feu: ce n'est pas l'homme qui remue sa main, c'est Dieu seul, &

E 3

cela

que de tous les mouvemens de nôtre volonté, & nôtre ame n'y a pas plus de part que la matière en a eu au mouvement. Comment, repliquai je, prouveriez-vous cette conséquence? Fort clairement, répartit-il: Aristote, Saint Thomas, Saint Anselme, & généralement tous les Auteurs qui ont parlé en Philosophes, ou en Catholiques, ont supposé, ou démontré, que Dieu a dû nécessairement donner le branle à nôtre volonté, & produire lui seul le premier mouvement, ou la première action qu'elle sentit en elle. Raïsonnez maintenant, & dites: Tout mouvement ne peut être continué que par celui qui l'a commencé: Dieu seul a pû commencer le mouvement de nôtre volonté, donc Dieu seul peut continuer de la mouvoir. Selon cela, repliquai je, nous ne sommes pas libres; jamais Luther n'a si bien combattu la liberté que vôtre Philosophie, & ce sera l'effet d'une Foi épurée, & fort détachée du raisonnement & de l'apparence, lors-que vos serviteurs croiront être parfaitement maîtres de leurs actions; D'autant mieux, mon fils, poursuivit-il, que nous expérimentons toute heure, qu'il nous vient inopinément cent

72 *Nouveaux Entretiens*

pensées & cent desirs auxquels la raison n'a point de part, & qu'aucune délibération ne précède; il paroît assez naturel de dire qu'ils sont produits en nous par quelque agent extérieur qui ne peut être que Dieu; & si vous faites réflexion que l'essence de l'ame est de penser toujours & d'être dans un mouvement continuel, il est clair que celui qui commence le mouvement est celui qui le continuë.

Les Théologiens & les Philosophes Catholiques vous diront pourtant, Monsieur, que l'ame conjointement avec Dieu est la cause physique de nos actions, tant des mouvemens du corps que du mouvement de l'ame. Nous ne pouvons dire cela, reprit-il, sans convenir avec eux de deux choses, & il faut bien s'en garder. Premièrement, qu'un esprit puisse agir sur la matière: & en deuxième lieu, que l'ame soit unie physiquement au corps. Est-ce que vôtre Physique, interrompis-je, leur contesterait ces deux choses? Si cela étoit, je prévois bien de grand inconveniens contre la Foi. Tant mieux, reprit-il, & je le fai bien: c'est pourquoi il faut toujours soutenir que tout mouvement vient de Dieu par préciput; qu'il n'appartient qu'à
lui,

74 *Nouveaux Entretiens*

simplement que tous les autres, & qu'il peut moins que tous les autres agir sur la matière; par où vous voyez en combien de façons un Chrétien imbu de nôtre Philosophie, est obligé de captiver son entendement à l'obéissance de la Foi, seulement pour cette vérité que Dieu a créé & gouverne le Monde. Je vous avois prié, Monsieur, dis-je, de ne toucher plus à cela, & de supposer toujours un Dieu & sa Providence. Eh bien, medit-il, j'aurai désormais cette complaisance pour vous, quelque difficile qu'il soit de le supposer toujours dans nos Principes, la Foi aura assez de victoires à remporter ailleurs. On n'est pas Chrétien parce-qu'on croit un Dieu, & une Philosophie qui en prouveroit l'existence ne diminueroit pas extrêmement la gloire de la Foi Chétienne. Mais une Philosophie qui prouveroit la possibilité de l'Incarnation: ah! ce seroit celle-là qui seroit pernicieuse au Christianisme & à la Morale, parce-qu'elle diminueroit le mérite de la Foi dans un mystère qui est le fondement de la Religion.

Dieu vous auroit-il encore inspiré, m'écriai-je, de ruiner l'Incarnation par
vôtre

vôtre Philosophie? Assurément reparti-il, Dieu m'a fait cette grace, que nos Principes posez, ma raison me démontre l'impossibilité de l'Incarnation, & voici sur quoi je me fonde: suivant ce que nous avons dit l'ame n'est pas unie au corps, de telle sorte qu'elle puisse être la cause des actions & des mouvemens du corps. Supposé que Dieu en soit l'unique Auteur, tout ce qu'on peut dire pour expliquer l'union de l'ame au corps c'est que Dieu a établi un certain raport entre le corps & l'ame, & qu'il a fait un pacte que toutes les fois qu'il arriveroit un tel mouvement au corps, il produiroit une telle pensée dans l'ame; & que toutes les fois que l'ame penseroit de telle manière, il se produiroit dans le corps un tel mouvement. Ainsi quand Dieu agite l'air, après avoir allumé la poudre dans un pistolet, & qu'à l'occasion de cet air agité il émeut certains petits nerfs qui viennent répandre à la glande pineale, il exécute le pacte qu'il a fait de produire dans nôtre ame cette pensée qui s'appelle ouïe, ou sentiment du son; ainsi quand nôtre ame pense que le corps marche, suivant cette manière de penser que nous appellons volonté,

76 *Nouveaux Entretiens*

lonté, à l'occasion de cette pensée Dieu ébranle la machine du corps, & fait mouvoir les ressorts & les nerfs qui servent à marcher, & voilà comme se doit entendre l'union de l'ame avec le corps.

Voilà qui est fort Philosophique, interrompis-je, c'est-à-dire, fort contraire à le Religion, & fort injurieux à Dieu. Extrêmement, reprit-il, extrêmement. Dieu merci, je vous aime bien, de ce que vous pénétrez abòrd les choses ; car vous voyez, sans doute, que Dieu est l'Auteur & la cause unique & immédiate de tous les mouvemens sales & deshonnêtes qui préviennent la raison & la volonté, & qui affligent l'ame du juste. Dieu, tout pur qu'il est, selon ces Principes, est l'unique Ministre, & l'Executeur unique des plus infames, & des plus abominables desirs : en un mot, la seule cause physique & véritable des plus noires actions des hommes.

Je vois bien qu'il s'ensuit de-là, répondis-je, que l'union du corps & de l'ame n'est qu'une union morale, & que l'ame n'est qu'une cause morale des actions du corps : car un Bachelier me disoit l'autre jour, que les Théologiens qui sont d'avis
que

78 *Nouveaux Entretiens*

Dieu à un certain signe, produisoit toujours un certain mouvement dans le cours ordinaire de la nature; mais que, lors-qu'un mouvement est produit par une institution singulière & extraordinaire, le signe, à l'occasion duquel ce mouvement est produit, doit être appelé cause morale. Plût à Dieu que cela fût vrai, il seroit d'un bien plus grand mérite qu'il n'est, de croire que l'ame raisonnable est spirituelle; car Dieu s'étant obligé, dans le cours ordinaire de la Nature, de produire toujours l'ame raisonnable toutes les fois que l'embrion sera formé, & que la matière sera dans telle & telle disposition, il est clair que la matière ainsi disposée seroit la cause physique de l'ame raisonnable, & qu'un Esprit ne pouvant être l'effet d'un corps, il faudra chercher ailleurs que dans la spiritualité, l'essence de l'ame & la raison de son immortalité.

Mais en quoi faites-vous consister, lui dis-je, la différence de la cause physique & de la cause morale? Je n'en fai point d'autre, repartit-il, & je n'en cherche point, parce-que je souhaite qu'il ne s'en puisse trouver que celle-ci. La Foi n'en seroit pas mieux; car outre les difficultés
fusdi-

susdites, elle en auroit encore assez d'autres à surmonter. Par exemple, ma raison pourroit me dire quand il lui plairoit, que mon ame est physiquement unie avec le Saint-Esprit; car ne m'est-il pas libre d'expliquer la Grace par une union toute pareille à celle dont nous parlions tout-à-l'heure, & de bons Théologiens ne l'ont-ils pas expliqué ainsi? Monsieur, interrompis-je, ne vous embarquez pas dans les mystères de la Grace & pour cause; mais souvenez-vous qu'il y a assez longtemps que vous êtes en digression: vous m'aviez, ce me semble, proposé de parler de l'Incarnation. Ah! il est vrai, reprit-il, mais je n'en suis pas si éloigné que vous pensez. Cette façon dont nous avons expliqué l'union de l'ame raisonnable avec le corps nous y mene naturellement. Vous vous souvenez bien que les Peres & toute l'Eglise, après Saint Athanase, ou tel autre que ce soit, qui est l'Auteur du Symbole, qui porte son nom, expliquent l'union du Verbe avec nôtre nature, comme l'union de l'ame avec le corps. *Sicut anima rationalis & caro unus est homo ita Deus & homo unus est Christus.* Cette union de l'ame au corps n'étant véritable, qu'au

sur les Sciences Secrètes. 81

mais ils m'ont tous soutenu que l'union hypostatique & l'unité de la personne est impossible; & ils se soutenoient par les mêmes raisons par lesquelles je leur prouvois que l'ame & le corps ne pouvoient être unis de telle sorte qu'ils n'ayent que la même substance, parce que la substance n'étant, selon nous, qu'un mode de l'être, la substance de la matière ne peut être une manière d'être de l'esprit, ni la substance de l'esprit une manière d'être de la matière. Il y a autant de contradiction à faire subsister la matière par l'esprit, qu'à faire subsister l'esprit par la matière; & il y a autant de contraction à unir véritablement & physiquement l'ame avec le corps, qu'à faire que l'esprit soit long & large, & que la matière pense. N'admirez-vous pas, mon enfant, jusqu'où nous a conduits insensiblement ce Principe, que la longueur, la largeur, & la profondeur sont l'essence de la matière; & n'espérez-vous pas, qu'avec l'aide de Dieu, cette Philosophie fournira de grandes matières de triomphe à la Foi de tous ceux à qui nous pourrons l'insinuer? N'est-elle pas contraire à d'autres mystères, lui dis-je? Je n'ai point encore

F

trou-

82 *Nouveaux Entretiens*

trouvé, medit-il, d'homme plus infatigable & plus infatigable que vous : je crois que vous écouteriez philosopher jusques au Jour du Jugement, sans songer à vous rafraîchir & à prendre aucune réfection. Vous ne savez pas, sans doute, que je me couché régulièrement à huit heures & demie en cette saison, & qu'il ne nous reste pas trop de tems pour souper, pour nous recréer ensuite, & puis pour me retirer chez moi, faire ma prière & mon examen. Hé bien, lui dis-je, je vais donner ordre à vous faire servir, car pour moi je ne fais qu'un repas ; je prendrai ce tems pour aller écrire, durant que vous mangerez.

CINQUIEME ENTRETIEN.

B On soir, Monsieur Jean le Brun, dis-je, en rentrant dans ma chambre, après avoir écrit, avez-vous bien soupé & sans distraction ? Fort bien, par la grace de Dieu, me répondit-il, j'ai médité durant tout le repas sur l'extravagance de certains Hérétiques, que j'ai vûs en Allemagne, appelés Ubiquitaires, qui croient
com.

84 *Nouveaux Entretiens*

au lieu : & le troisieme , d'exclure tout autre corps de ce même lieu. Le premier de ces effets est de l'essence de la quantité & toujours nécessaire ; les deux autres ne le sont pas : de sorte que les Ubiquitaires ne sont pas ridicules du côté de la Physique, en ce qu'ils assurent une chose impossible ; mais ils le sont du côté de la Théologie, de la Tradition, & de l'Écriture qu'ils combattent.

Mon Dieu, mon enfant, reprit Jean le Brun, d'un ton de compassion, vous êtes tombé dans le sens réprouvé, depuis que vous êtes passé dans ce cabinet, & voulez-vous encore vous égarer dans les imaginations d'Aristote ? Ah ! Monsieur, repartis-je, je n'ai pas crû que ce fût-là l'opinion d'Aristote : le Maître ès-Arts me disoit au contraire, qu'Aristote étoit assez conforme à ce que vous m'avez dit, de l'impénétrabilité & de l'étendue essentielle à la matière. Il m'alléguoit Saint Thomas pour ces trois effets de la quantité. Il disoit que ce Saint, qu'il louoit infiniment, a ratifié la Philosophie d'Aristote, & l'a accommodée à la Foi, quoique par une modestie Angélique il dissimule souvent les chûtes de ce Philosophe,
pour

sur les Sciences Secrètes. 85

pour se dérober la louange qu'il mérite de l'avoir redressé; & qu'il se contente d'en expliquer modestement les obscurités & les erreurs, en leur donnant un tour & un sens conforme aux vérités de la Foi, en quoi il mérite, sans doute, plus de louange que tous les Fondateurs de Sectes, & tous les Inventeurs d'Opinions nouvelles. Ce Maître-ès Arts me gagna le cœur en faveur de Saint Thomas: c'est pourquoi, Monsieur, si vous ne voulez point vous broüiller avec moi, je vous prie ne traitez point d'imagination les pensées du plus solide & du plus sage de tous le Docteurs; car pour Saint Thomas je me broüillerois avec vous, avec vôtre trisayeul *Jordanus*, avec Descartes, & avec une certaine Cabale de Philosophes hypocrites, qui sous ombre de tourner Aristote en ridicule, confondent dans leur raillerie insolente, & mêlent dans leurs brocards sacrilèges, la Doctrine de ce grand Homme, seulement peut-être, parce-qu'il étoit grand ennemi de tout ce qui s'appelle invention & nouveauté en matière de Théologie, & dans les questions de Philosophie qui ont quelque rapport aux vérités de la Religion. Conten-

fier les mœurs de son siècle, en rendant les vérités de la Foi vrai-semblables, & mon caractère & celui des Conducteurs de ma vocation, est de faire voir clairement que les vérités de la Foi sont contraires à la raison, & de reformer les mœurs des Chrétiens, en réformant leur manière de croire: car vous devez savoir, mon fils, qu'il y a trois sortes de Foi. La première est de croire aveuglément, sans examiner si ce qu'on croit est raisonnable, puis-qu'on nous le propose à croire. La deuxième est quand on croit, ou en connoissant, ou en cherchant la raison de ce qu'on croit. Et la troisième enfin, est de croire en connoissant clairement que ce qu'on croit est contre la raison. Or de ces trois sortes de Foi vous voyez bien que la troisième est la plus glorieuse & la plus méritoire. Beni soit le Pere des Lumières, qui a fait les premiers Peres de l'Eglise les Apôtres de la première de ces trois sortes de Foi, Saint Thomas de la seconde, & moi de la troisième. C'est pourquoi, lui dis-je en riant, vous eussiez sans doute voulu que les Ubiquitaires eussent pris votre principe de l'impénétrabilité & de l'étendue essentielle à la matière, afin qu'ils

88 *Nouveaux Entretiens*

vissent que ce qu'ils croient de la matière, est tout-à-fait contraire à la raison; mais ne seriez vous pas bien-aise aussi que les Catholiques Romains suivissent cette Philosophie, afin d'élever leur Foi, en leur démontrant évidemment que tout ce qu'ils croient de ce mystère est physiquement impossible? Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, en m'embrassant, comme ce qu'on croit de l'Eucharistie est le point essentiel qui divise les Hérétiques de ce tems d'avec Eglise Romaine; & comme il sera toujours un sujet de discorde, quand même les Calvinistes se relâcheroient sur les autres points, il est important d'exalter la Foi des Chrétiens sur ce mystère, d'en augmenter le mérite, la gloire & la pureté, & de distinguer ceux qui ont quelque penchant au Calvinisme, d'avec ceux qui sont inviolables dans leur créance. Ce dessein est louable, lui dis-je. Et de plus très-facile, reprit-il; car par la miséricorde de Dieu, ce que je vous par dit de l'étenduë & de l'impénétrabilité de la matière, renverse de fond en comble tout le mystère de l'Eucharistie, & le ruine si évidemment que le plus ingénieux & le plus habile Sophiste du monde

de

dre. Dieu n'est-il pas tout-puissant, & l'Ange Gabriël n'a-t-il pas dit que rien n'est impossible à Dieu? Ah, mon fils, s'écria-t-il, avec un grand éclat de rire! Voilà une des choses habiles & politiques que le sage Monsieur Descartes a insérées ironiquement dans son Ouvrages, pour amuser les simples, pour se moquer des Moines, & pour éluder les censures des Universités, & il a prudemment fait d'en user ainsi; avec un Passage de l'Écriture on ébloüit bien des gens, & avec un peu de crédit & d'intrigue on gagne du tems: mais entre nous qui savons en quel sens l'Écriture a parlé, & ce que c'est que la toute-puissance de Dieu, de quoi vous avisez-vous de vouloir détruire mes deux démonstrations, par une réponse si frivole? Est-ce que vous étendez sérieusement la puissance de Dieu sur les essences des choses? Voyons un peu quelle est vôtre créance sur la puissance de Dieu.

Puis-qu'il faut toujours, lui dis-je, répondre positivement, précisément & sérieusement, quand on nous interroge de nôtre Foi, je vous dirai que je croi là-dessus ce qu'un certain grand Jacobin me disoit l'autre jour que Saint Thomas en croit:

croit : il me disoit que ce Saint explique cela de cette façon. Il dit que Dieu tout-puissant peut tout faire ; mais que tout ne peut pas être fait par ce Dieu tout-puissant. Qu'est-ce que cela, s'écria Jean le Brun, vous raillez-vous de moi, & vôtre Saint Thomas ne raisonne-t-il pas autrement ? Attendez, lui dis-je, vous serez assurément content de lui. Il y a des choses, selon ce Saint Docteur, qui sont essentiellement impossibles, & il y en a qui ne sont impossibles que par accident. Une chose est essentiellement impossible, quand elle ne peut pas arriver sans qu'il implique contradiction, & sans qu'on puisse dire d'elle, ou de quelque autre chose, cela est & cela n'est pas tout ensemble. Une chose est impossible par accident, lors-qu'à la vérité il n'implique pas de contradiction qu'elle arrive ; mais qu'elle ne peut arriver dans le cours ordinaire de la nature, quoi-qu'elle puisse arriver par une disposition extraordinaire de Dieu. La première impossibilité est ordinairement attachée à l'essence de choses, & la seconde aux propriétés & aux accidens. Un Ange, par exemple ne peut manger & boire, parce-que la nature de l'esprit n'est que

Fort bien, s'écrie Jean le Brun, Saint Thomas est un excellent homme, ne veut-il pas dire que Dieu ne peut changer les essence des choses? Ou du moins, repris-je, que les essences des choses ne peuvent être changées? C'est pourquoi, ajouta-t-il, l'impénétrabilité & l'étendue étant de l'essence de la matière, il est impossible que le Corps du Seigneur n'ait toute son étendue dans l'Eucharistie.

Cela est certain dans vos principes, lui dis-je; mais voici une certaine idée, qui peut-être vous embarrasera. Tout le Corps de Jesus-Christ étoit dans l'embrion, quand Dieu y créa une Ame raisonnable, & dans ce moment on pouvoit dire que c'étoit-là tout Jesus-Christ. Or Dieu qui prévoyoit que Jesus-Christ devoit se laisser en viande dans l'Eucharistie, n'a-t-il pas pû faire que cet embrion soit aussi petit, que la plus petite particule de l'Hostie? & ne peut-on pas dire que Jesus-Christ ne s'est laissé que tel qu'il étoit à la création de sa sainte Ame? Ha! non, mon fils, s'écria Jean le Brun, outre que ce seroit traiter peu sérieusement ce Mystère, ce seroit changer entièrement la façon de l'expliquer; & de plus il est
aussi

94 *Nouveaux Entretiens*

aussi impossible que Jesus-Christ demeurant dans toute sa grandeur & ses dimensions, se soit réduit à cette figure qu'il avoit à l'instant de la création de son Ame, qu'il étoit impossible de faire qu'il n'eût pas trente-trois ans quand il est mort, & qu'il n'eût pas crû en taille & en grandeur depuis sa naissance; Dieu ne pouvant empêcher que le passé ne soit passé. Il ne reste donc point de réponse, repartis-je, que de s'obstiner à dire, sans savoir pourquoi, que Dieu peut changer l'essence des choses. Et en ce cas-là, reprit Jean le Brun, on sera de la Secte de l'Hérétique Praxeas, qui étendoit à l'étourdie la puissance de Dieu sur les choses passées, aussi bien que sur les essences. C'étoit grand dommage, car il avoit de l'esprit & étoit bon Philosophe. Il souûtenoit que la matière est éternelle & indépendante de Dieu: si nous eussions vécu en même tems, nous nous fussions bien accordés ensemble; je l'eusse fait revenir de cette imagination insensée, que Dieu peut changer l'essence des choses, & faire que le tems passé ne soit pas passé. Comme il faut prendre les gens par leur foible, je lui eusse fait voir qu'il donnoit par là grand
avan-

96 *Nouveaux Entretiens*

mettons pas en peine du reste. Je louë Dieu de ce que sur-tout elle combat le mystère de l'Encharistie par tant d'endroits, qu'il est impossible que ce mystère puisse jamais s'accorder avec aucun de nos Principes.

Vous savez bien, par exemple, que c'est la Foi de l'Eglise que les accidens du pain & du vin demeurent après la consécration, c'est le langage des Peres, des Papes, & des Conciles. Le Concile de Constance, le Pape Martin III. & le Concile Romain sous Jean XXII. le Concile de Trente, celui de Cologne y sont tous formels. Cependant nôtre Philosophie démontre qu'il n'y a point d'accidens dans la nature, que tout est substance, parce-que tout est matière, & que le différent arrangement des parties de la matière fait toutes les machines, toutes les couleurs, tous les sons, & tout ce que nous sentons & que nous voyons. Or comprenez, mon fils, combien grande est l'atteinte que cette démonstration qu'il n'y a point d'accidens, donne à la confiance que nous avons que le Saint-Esprit préside aux Conciles, dirige les Papes, & conserve la Tradition; car s'il n'y a point

point d'accidens dans la nature, pourquoi le Saint-Esprit a-t-il décidé que les accidens subsistent sans sujet dans l'Eucharistie. Quoi-qu'on ne puisse pas conclurre nécessairement de l'Infaillibilité de l'Eglise pour les vérités de Foi, son Infaillibilité pour les matières de Philosophie; il n'y a guères d'apparence que, quand le Saint-Esprit parleroit de Philosophie par la bouche d'un Concile, en décidant quelque point de Foi, il voulût, en censurant les Hérétiques, s'exposer inutilement à la censure des Philosophes, & faire une indigne alliance des ténèbres d'une ignorance crasse & infructueuse avec ses lumières salutaires, non plus qu'expliquer la vérité d'un mystère obscur par la fausseté d'une Philosophie encore plus obscure. Lors que le Saint Esprit se serviroit d'une proposition de Philosophie pour expliquer un mystère, si cette proposition n'étoit pas de Foi, elle seroit voisine de la Foi, si liée & si enchainée avec la Foi, qu'il sembleroit qu'on ne pût détacher l'une de l'autre. La ruine du fondement est la ruine de l'édifice; & l'absence du Saint-Esprit dans l'examen d'une vérité, est une grande conjecture qu'il n'est guères présent à la décision

G

le même sort que les viandes que nous digérons.

Ce n'est pas-là tout ; répondit Jean le Brun : ils expliquoient leur opinion , en disant que le Corps de Jesus-Christ avoit dans l'Eucharistie la forme de pain , & tous les accidens sensibles qu'a le pain , ou pour mieux dire , toutes les apparences du pain. C'étoit là le fin de leur opinion , & la raison pourquoi ils disutoient ensuite si l'Euchristie passoit en excréments , ou s'exhaloit par insensible transpiration. Quoique Thomas Valdensis rapporte qu'Heribalde Evêque d'Autun , & Raban Evêque de Mayence fussent du parti des excréments , on voit au septième tome du *Spicilegium* qu'Amalarius , qui à mon avis étoit le Chef de ces Hérétiques fantasques , laisse problématique si le Corps de Jesus-Christ , quand nous l'avons reçu , retourne invisiblement au Ciel , ou demeure dans notre corps jusqu'à la mort , ou s'exhale par transpiration , ou sort avec les excréments : de sorte que ce sur quoi ces Hérétiques fendoient leur extravagante curiosité , c'est que le Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie a la même forme , les mêmes accidens , & la même apparence

G 2

que

que le pain : ce que nous sommes aussi obligés de dire nécessairement dans nôtre Philosophie. Car ôtant les accidens, comme nous faisons, il faut dire que les parties extérieures du Corps de Jesus-Christ prennent la même situation & le même lieu, & piroüetent de même que les parties extérieures du pain : or les parties de la matière constituant, selon nous, les formes essentielles des choses, il s'ensuit nécessairement que la forme essentielle du pain demeure dans l'Eucharistie : de sorte qu'outre l'Erreur des Stercoranistes, on voit encore ici l'Impanation de Luther; puis-que des parties de matière disposées, tout comme l'étoient celles du pain un peu auparavant, constituent la forme essentielle du pain. Au reste, il arrive ici, malgré qu'on en ait, une chose bizarre; car le pain est transsubstantié au Corps de Jesus-Christ, & le Corps de Jesus-Christ est transsubstantié en pain. Vous êtes ingénieux, lui dis-je, à tirer de grandes extravagances de vos Principes. Ce n'est pas tout, mon enfant, poursuivit-il, quant aux accidens & aux apparences du pain, que les Stercoranistes disoient être nécessairement dans le Corps du Seigneur, il est

ou ne s'offrent plus par le différent arrangement des parties du pain, mais par la diverse disposition des parties extérieures du Corps de Jesus-Christ; de sorte que ce qu'on a dit encore jusqu'ici est faux, que pour une véritable transmutation il faut qu'il reste quelque chose de ce qui étoit auparavant, puis qu'il ne reste ici quoi que ce soit. Ne trouvez-vous point, mon enfant, que nôtre Philosophie fait d'assez grands ravages?

J'admire, lui dis-je, comme quoi le Seigneur Descartes se jette inconsidérément dans tous les précipices, & donne tête baissée dans toutes les Hérésies. Il est vrai, répondit Jean le Brun, que cela est merveilleux, qu'il ait pû tout à la fois favoriser tant d'Hérétiques; car il semble encore être de la Secte de ceux qui troublèrent l'Eglise du tems de Charles le Chauve. Ils soutenoient que dans l'Eucharistie il n'y a ni voile, ni figure; qu'on y voit & qu'on y touche véritablement Jesus-Christ; & qu'entre ce qu'on y voit & qu'on y croit, il n'y a point de différence: il est impossible que dans nos Principes nous ne souscrivions à cela, que nous ne disions que nous touchons vérita-

ritablement le Corps de Jesus-Christ, & qu'il n'y a point d'autre voile ni d'autre signe que lui-même. Au reste, quant à la Tradition qui dit que dans le Sacrement il y a un signe & une chose signifiée, cela ne peut compatir avec nos Principes, si ce n'est qu'on voulût accorder une chose ridicule, & avouer que le signe n'est point distinct de la chose signifiée, & que le Corps de Jesus-Christ est le signe de lui-même.

Ne pourroit-on point, lui dis-je, éluder une partie de ces choses que vous opposés à la Foi, & dire que Dieu conserve dans nos sens l'impression que le pain & le vin avoit faite avant la consécration; & qu'ainsi de quelque manière que le Corps de Jesus-Christ soit dans l'Eucharistie, nous croyons toujours voir & savourer du pain, quoi qu'il n'y en ait point effectivement? Ce seroit-là, mon fils, répondit Jean le Brun, une extravagante réponse. Premièrement, outre qu'elle n'auroit point de lieu à l'égard de ceux qui n'auroient pas vû le pain avant la consécration, on attribueroit à Jesus-Christ, si je l'ose dire, un prestige & un enchantement continuel; ce seroit l'accuser de

pain & du vin, que de conserver ou de produire cette impression dans nos sens, il ne resteroit dans l'Eucharistie rien de tout ce qui y étoit auparavant; & si on eût expliqué ainsi ce Mystère du tems de Théodoret, les Eutichiens eussent remporté sur lui tout l'avantage, & il n'eût eu rien à repliquer. Les Eutichiens souvenoient que par la Résurrection, ou par l'Ascension, la Nature Humaine de Jesus-Christ étoit entièrement absorbée par la Nature Divine; en sorte qu'il ne reste plus maintenant en Jesus-Christ que la Nature Divine. Théodoret & Gelase souvenoient pour les Catholiques la vérité des deux Natures en Jesus-Christ, aussi bien maintenant qu'il est à la droite de la Majesté de son Père, que lors qu'il étoit parmi les hommes. Les uns & les autres se servoient, pour expliquer leur créance, de la comparaison de l'Eucharistie. De même, disoient les Hérétiques, que les simboles sont entièrement changés par la Consécration, & deviennent toute autre chose que ce qu'ils étoient: ainsi la Nature Humaine est entièrement changée par la Résurrection ou par l'Ascension en la Nature Divine. Théodoret & Gelase

prétendoient aussi convaincre les Eutichiens par ce même Mystère. Comme les signes sacrés, disoient-ils, ne sont pas tellement changés, que leur première figure & les mêmes accidens ne demeurent: de même la Nature Humaine n'est pas entièrement absorbée en la Nature Divine. Vous voyez, mon Enfant; que, quoiqu'il y ait peut-être à dire dans cette comparaison de l'Evêque de Cyr & de ce Pape, elle leur donne pourtant tout l'avantage sur les Eutichiens; mais ce n'est que dans la supposition qu'il demeure véritablement quelque chose des simboles sacrés: car s'il n'en demeuroit rien du tout, comme effectivement dans nôtre Philosophie il n'en peut rien demeurer, les Eutichiens ont gagné, il faut leur quitter la partie; & voilà Dieu merci un nouveau sujet de triomphe pour nôtre Foi.

Mais ne pourroit-on pas dire, repartis-je, dans cette Philosophie, qu'il reste effectivement quelque chose de ce qui étoit auparavant, en ce que Dieu y conserve miraculeusement les apparences du pain, c'est-à-dire, les mêmes modes du pain, sans conserver le pain? Cela implique contradiction, répondit Jean le Brun; car, puis-

vérités de la Philosophie sont éloignées des vérités de la Foi, plus nous avons de mérite à être fidèles.

Cependant, comme cette grande opposition qu'a nôtre Philosophie à la Foi, pourroit peut-être la rendre odieuse, il sera bon de faire remarquer que la Philosophie qui soutient que les accidens peuvent subsister sans sujet, n'est pas la Philosophie des Peres de l'Eglise; & pour cela il faut assembler avec grand soin autant de Passages des Peres qu'on en pourra trouver, qui sembleront dire cela; sur tout il faudra fort appuyer sur ce qu'a dit le Cardinal Pierre Daille, que, s'il se trouvoit quelqu'un qui dît que les accidens ne peuvent subsister sans sujet, il ne seroit point Hérétique.

Vous voyez, Monsieur, répondis-je, je ne doute point que tous nos Confres, les Réformateurs de la Morale, ne cherchent avec grand soin, & ne fournissent des Passages des Peres pour combattre la Philosophie des accidens; mais je voi à ceci de très-grands inconvéniens. Premièrement, s'il est vrai que les Peres de l'Eglise n'ayent point tenu cette Philosophie des accidens, dira-t-on qu'ils
ayent

res; & puis-quand ils verront que vôtre Philosophie prouve si évidemment, par tant de démonstrations, que ce que l'Eglise Romaine croit de ce Mystère est physiquement impossible, ils ne s'y rangeront jamais. Tant pis pour eux, répondit Jean le Brun; s'ils sont prédestinés, ils croiront contre la raison & contre la démonstration; & s'ils sont réprouvés, Dieu les hait de toute éternité, & je les hai aussi: *Esaii autem odio habui, iniquos odio habui.*

Il seroit pourtant bon d'aimer nos Freres, & de travailler à leur conversion, lui dis-je; & il seroit encore à propos de ne point scandaliser les Fidèles, de ne point donner occasion de douter de nôtre Foi, ni lieu de penser que nous sommes Calvinistes dans le cœur. Car enfin quoique nous pussions dire, nous ne dissuaderons jamais le monde que nous ne soyons Calvinistes dans le cœur, tant que nous ferons nos efforts pour donner cours à une Philosophie, par laquelle le Erreurs de Calvin sont physiquement démontrées. Or je vous avouë, Monsieur, que vôtre Scête de Calvin me paroît par tant d'endroits si injurieuse à Jesus-Christ & si peu
Chrè-

sur les Sciences Secrètes. III

Chrétienne, que non-seulement j'aimerois mieux mourir mille fois que de l'embrasser: mais j'aimerois mieux mourir & renoncer à la gloire d'être le Coadjuteur de votre Apostolat, que de donner le moindre ombrage qui favorise cette Secte.

Il est pourtant impossible, répondit-il, pour en parler franchement, que nous soyons tout à fait exempts de soupçon: mais, mon fils, les serviteurs de Dieu se mettent-ils en peine de l'estime des hommes? Oüi, quand il est question de la Foi, répondis-je; & je vous déclare, une fois pour toutes, qu'absolument je ne veux rien risquer là-dessus. Ah! mon fils, reprit-il, il sera bien difficile de trouver un expédient pour cela. J'en demanderai pourtant un à Dieu cette nuit; car enfin, je veux que vous soyez des nôtres, & j'espère qu'il m'en révélera quelqu'un durant le sommeil, qui commence à me presser; c'est pourquoi je vous donne le bon soir, il est près de neuf heures, je vous reverrai demain. Allez, Monsieur Jean le Brun, dormez bien, vous en avez besoin.

SIXIÈME

SIXIÈME ENTRETIEN.

A Peine étoit il jour, que le vénérable Jean le Brun heurta rudement à ma porte. Les Valets le maudirent; & après lui avoir enfin ouvert, on vint me dire à mon lit, que le Pelerin si grand bûveur demandoit à me parler d'une affaire importante. Qu'il entre, dis-je, & qu'on nous laisse seuls. Monsieur Jean le Brun, lui dis je, en le voyant entrer, vous est-il arrivé cette nuit quelque aventure fâcheuse, & venez-vous si matin pour employer mon service? Tant s'en faut, répondit-il; je me suis hâté de venir, avant même que d'avoir fait ma Méditation, pour vous dire une nouvelle qui vous réjouira. Et qu'est-ce, lui dis-je? C'est que vous êtes Prédestiné: Moïse me l'a dit. La nouvelle est réjouissante, répondis-je, & d'autant plus que vous la tenez de bonne part: Mais encore quel commerce avez vous avec Moïse? Je ne l'avois jamais vû jusqu'à cette nuit, répondit-il; je me couchai hier au soir en grand souci, sur la difficulté que vous me faisiez: je m'en-

dor-

Après avoir lû deux Chapitres, il a fermé le Livre, & le bruit qu'il a fait en le fermant m'a éveillé: je me suis levé en sursaut, & suis couru vous dire cette grande nouvelle.

Moïse, repartis-je, ne vous a-t-il expliqué que la Genèse, & ne vous a-t-il rien dit de l'Æneïde de Virgile, & des Métamorphoses d'Ovide? Non, répondit-il: pourquoi me faites-vous cette question-là? Parce-que, lui dis-je, Messieurs les Alchimistes auront un grand avantage sur vous. Un homme rare, qui me vint entretenir l'an passé, à peu près comme vous faites, avoit eu Révélation aussi, que son Systême & tous les Mystères de la benite Pierre Philosophale, étoient contenus clairement dans la Genèse, dans le Livre de Job, dans la Sagesse, dans les Proverbes, dans l'Apocalypse, & de plus dans l'Æneïde de Virgile, & dans les Métamorphoses d'Ovide; & que tous ces Livres n'ont jamais été composés que pour l'expliquer. Ce qu'il y a de plaisant en ceci, est que cet Homme m'expliqua tous ces Livres à la lettre, d'une manière si précise, que, quoi-que je risse de sa folie, je ne pouvois m'empêcher de l'admirer. Je vous admirerois aussi beaucoup, Monsieur
Jean

Jean le Brun, si vous appliquiez la Genèse à votre Philosophie, aussi nettement que cet Homme; tout insensé qu'il étoit, l'appliquoit à la sienne. Helas! dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est Moïse qui m'e l'a expliqué. Je vous avouë que juqu'à ce matin j'avois toujours trouvé que la Genèse étoit absolument contraire à mes Principes, & je n'en étois point fâché, parce que cela donnoit d'autant plus d'exercice à ma Foi: car, par mes Principes, le Soleil est la Cause de l'assemblage des parties interieures de la Terre: c'est lui qui forme les croutes dont nous avons parlé; ainsi cette Terre ne peut être formée que long-temps après le Soleil. De plus, le Soleil est la cause des arbres, des fleurs, des fruits, &c. cependant Moïse dit, que la Terre, l'Eau, le Ciel, les fruits, les fleurs, & les arbres, ont été faits plutôt que le Soleil. Je m'étois toujours flâté que ces deux choses étoient d'une contradiction manifeste, & qu'il étoit impossible d'accorder là dessus la Philosophie & la Foi. De plus, je savois par démonstration physique, que la lumière n'est qu'une pensée de l'homme; cependant l'Écriture dit,

H 2

que

tres semblables à celles qui composent l'air; tout cela doit avoir été nécessairement entouré d'un nombre infini de petites boules, & d'un autre nombre infini plus subtil, pour remplir les intervalles des boules. Voilà fort clairement & fort intelligiblement la chose, tout comme Moïse la raconte dans la Genèse.

Hé! Monsieur, m'écriai-je, voilà une Bible sur cette table, montrez moi cela, s'il vous plaît. Le voici, me dit-il, en l'ouvrant: *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre: or la Terre était inutile & aride, & les ténèbres étoient sur la face de l'abîme, & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Voilà l'affaire: Peut-on parler plus clairement & avec un plus grand détail? Cela est fort clair, me récriai-je, & j'admire que Saint Augustin, qui avoit tant d'esprit, & que Platon, qui étoit si spéculatif, & qui avoit lû les Livres de Moïse, ne se soient pas apperçûs de ce Systême, qui est expliqué là si clairement: tant il est vrai que cet Esprit, qui étoit porté sur les eaux, souffle où il veut. Vous parlez là selon le sens moral, me dit-il; car vous voyez bien qu'il est évident que selon le sens littéral, cet Esprit qui étoit

porté sur les eaux étoit la matière subtile qui étoit agitée au dessus des corpuscules en aiguilles. Voilà qui est fort philosophique, fort naturel, & fort Catholique, repris-je : je vous prie d'appliquer ainsi à votre Système toutes les paroles du Passage que vous venez de citer. Comment, me dit-il, est-ce que vous ne trouvez pas ce Passage bien formel & bien clair ? Pardonnez-moi, repliquai-je ; mais je voudrois voir si je l'entens tout-à-fait comme vous. C'est sans doute, dit-il, puis-que vous êtes prédestiné à réformer la Morale avec moi : ce n'est pas la peine que je perde le temps à vous expliquer tout cela plus au long. Remarquez cependant que nôtre Philosophie a le privilege elle seule de pouvoir expliquer cette grande difficulté, qui depuis tant de siècles a mis tous les esprits à la torture, comment il faut entendre ce qu'a dit Moïse, que la lumière a été créée avant le Soleil : car pour cela il ne faut que supposer que Dieu créa d'abord tout à la fois le Ciel, la Terre & les Eaux, & que des Corps assez subtils, pour être appelés Esprits du Seigneur, étoient portés çà & là ; & qu'ensuite tout l'ouvrage des six jours

n'a

120 Nouveaux Entretiens

matière subtile, en un certain autre endroit, dans lequel s'il y eût eu un homme, cet homme eût formé cette pensée qui s'appelle lumière, & eût dit, *il est jour* : & s'il eût été un autre endroit où la matière subtile n'eût pas été ainsi agitée, il auroit dit, *il est nuit* : & voilà ce qui est écrit, *Dieu divisa la lumière des tenebres.* Que dites-vous de cela? Cette explication est solide & nouvelle, répondez-moi. Le second jour est-il aussi sagement & aussi curieusement expliqué? Tout de même, reprit-il : il est si vous voulez encore mieux. Voici comme il y a dans l'Écriture: Dieu dit, que le Firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il divise les eaux des eaux; & il divisa les eaux qui étoient sous le Firmament, d'avec celles qui étoient sur le Firmament, & il appella le Firmament Ciel.

Le Firmament, mon fils, comme Moïse m'a dit ce matin, n'est autre chose que le parfait arrangement de cette infinité de tourbillons qui remplissent nécessairement l'espace immense que la matière occupe. Tous ces tourbillons étant parfaitement arrangés, les masses qui se trouvèrent en ce tourbillon où nous sommes, furent sé-

pa-

parées par la matière subtile du tourbillon, laquelle s'écoula entr'elles, & qui les divisa, & les tient éloignées du centre, selon qu'elles se trouvèrent plus ou moins pesantes, ou solides. Cette matière du tourbillon n'est autre chose que la matière du Firmament. Ces grandes masses composées de particules embarrassantes & couvertes d'aiguilles longues, pliables & déliées ne sont autre chose que des terres couvertes d'eaux. Donc il est vrai de dire, que le Firmament a divisé les eaux des eaux, puis-qu'il a divisé ou ces Terres, ou ces Planètes, car c'est cela même. Vous entendez maintenant ce que c'est que les cataractes qui s'ouvrirent au tems du Déluge: c'étoit quelque'une de ces Masses, de ces Terres, ou de ces Planètes, dont la Mer se versa sur nôtre Terre.

Le second jour que vous venez d'expliquer, lui dis-je, peut faire comprendre qu'il y a des hommes aussi dans les autres Terres, Masses, ou Planètes. Croyez en ce que vous voudrez, reprit-il, il n'est pas maintenant question de cela. Dieu au troisième jour assémbra les eaux qui couvroient tout le rond de la Terre, afin qu'une partie de la Terre demeurant à

matière subtile assemblée dans le centre, à assez de force pour pousser les petites boules des tourbillons voisins, pour y faire sentir son action, & l'on comprendra facilement ce que c'est que la lumière de la Lune & des Etoiles; c'est pourquoi sans m'y amuser, je passe au cinquième & sixième jour, qui sont de très-grande conséquence dans nôtre Philosophie. Il est écrit, que Dieu dit en ces jours: *Que les eaux produisent tout reptile ayant ame vivante, & tout volatile; & que la Terre produise ame vivante selon son genre, reptiles & bêtes.* J'avois crû jusqu'ici que nôtre opinion sur les automates ou machines apparemment vivantes, que nous appellons animaux, étoit contraire à l'Écriture; mais Moïse m'a fait remarquer ce matin, que sa Genèse nous insinuë assez que le bêtes n'ont point d'ame: car quoi-qu'il y ait dans la Vulgate, *Que la terre produise ame vivante,* la vérité Hébraïque porte, *Que la Terre produise un individu.* Or un individu ne signifie autre chose, qu'une certaine machine disposée & organisée de telle façon, que, si elle étoit rompuë, elle n'auroit plus le même mouvement, & ne seroit plus la même. Et pour montrer que

124 *Nouveaux Entretiens*

que cela est ainsi, cette machine, que la Vulgate appelle ame vivante, est produite par la terre & par l'eau; puis-qu'il est dit, *Que la Terre produise ame vivante*. Or tout ce qu'un corps produit ne peut être qu'un corps: donc cette ame vivante, ou cet individu n'est qu'un corps. De sorte que ce qui fait vivre & mouvoir les bêtes, n'est qu'une certaine disposition des parties de la matière; comme ce qui fait aller une horloge, n'est qu'une certaine disposition des roues. De ce principe s'ensuit nécessairement cet autre, que l'homme se meut aussi par les mêmes ressorts, & par une disposition de la matière & des organes, toute semblable à celle des bêtes. D'où vient que l'Écriture, après avoir dit que l'individu fut produit par la terre, dit aussi que l'homme fut formé de bouë. De sorte qu'il est constant que ce n'est pas une ame qui fait mouvoir les bêtes: & de plus, il est certain que ce n'est pas une ame qui fait mouvoir les hommes; l'ame ne fait que penser. Je suis bien content de Moïse, mon fils, de ce qu'il m'a expliqué ce matin son Pentateuque, & de ce qu'il m'a dessillé les yeux: j'y vois maintenant clair comme le jour,

&

mandement que Dieu leur en avoit fait : & que Dieu s'étoit comme réservé la gloire de tirer de la puissance de cette matière une ame qui la fit vivre, se mouvoir, croître & multiplier son espèce. C'est ce que Moïse dit assez formellement au premier Chapitre; voici ses paroles. *Dieu dit aussi que les eaux produisent le reptile de l'ame vivante, & le volatile sur la terre, sous le Firmament du Ciel; & Dieu crea les grandes baleines, & toute l'ame vivante & mobile que les eaux avoient déjà produites en leurs espèces.* Si les eaux avoient déjà produit les poissons en leurs espèces, quelle nécessité que Dieu les créât ensuite, ou plutôt comment pouvoit-il les produire? Cela ne montre-t-il pas évidemment qu'il s'étoit formé de l'eau, en vertu du commandement que Dieu avoit fait, des corps de toutes les espèces des poissons qui sont dans la mer; & qu'ensuite Dieu tira de la puissance de cette matière ainsi disposée des ames de différente espèce, suivant l'exigence de cette disposition, pour informer ces corps, les faire vivre, croître & multiplier en leur espèce? Et cette ame vit véritablement & a une connoissance matérielle & sensitive : selon l'Écriture.

Le

Le bœuf a connu son Maître, & l'âne la crèche de son Seigneur.

Je suis bien assuré, mon fils, dit Jean le Brun, que tout ce que vous dites là n'est pas raisonnable, parce-que c'est le jargon d'Aristote : *Connoissance sensitive tirée de la puissance de la matière !* Quels vilains termes font-ce-là ? Cependant il y a quelque chose dans cette réflexion que vous faites sur l'Écriture, sur la menace de Dieu, sur la raison qu'il en donne, & sur cette production des bêtes, après que l'eau & la terre les ont produites : il y a là quelque chose d'embarrassant ; il faudra méditer un peu là-dessus. Je vous conjure, Monsieur, repris-je, de le demander à Moïse la première fois que vous le verrez. Ouy da, dit-il. Je suis cependant fâché que ces difficultés me soient survenues du côté de l'Écriture ; car, graces à Dieu, du côté de la Physique il n'y a rien à objecter contre nos automates. En tout cas, il faudra dire à cette contrariété de l'Écriture, ce que nous avons dit à toutes les autres contrariétés de la Foi : Le mérite de croire en sera plus grand, & le triomphe de la Foi plus diversifié. Tout de bon, lui dis-je, vous croyez

il faut pour entendre les opérations & les passions des animaux, favoir bien précisément comment toutes les fibres & tous les nerfs vont aboutir à la glande pineale. Sans tout cela il seroit impossible d'expliquer les machines des bêtes, ni la machine de l'homme; mais avec cela tout se démontre mécaniquement.

Mais toutes ces cinq choses sont-elles bien vraies, lui dis-je? Il faut bien qu'elles le soient, répondit-il: Monsieur Descartes a fondé là-dessus toute cette Philosophie. Il y a donc quelque apparence, repris-je, qu'il en étoit bien assuré. Eh bien, avec cela nous expliquerez-vous tout ce que font les bêtes? Tout, dit-il. Jusqu'à cette action surprenante, continuai-je, de la guenon d'un Roi de Pologne? Que fit-elle, reprit-il?

Une chose de fort bon sens, poursuivis-je: Elle jouïoit tous les jours aux échecs avec le Roi. Aux échecs! s'écria Jean le Brun. Le jeu des échecs est un jeu de raisonnement: il faut même avoir assez d'esprit pour le jouer; il y a mille gens qui n'en sont pas capables. Cette guenon l'étoit pourtant, répondis-je: elle jouïoit aux échecs, & y jouïoit fort bien. Un
I jour

partie d'échecs sans aucune sorte de connoissance.

Il faut pourtant bien le dire ainsi, reprit Jean le Brun; car si nous allions accorder que les bêtes pensent, & que la matière subtile en se mouvant peut former ce sentimens que vous appellons pensée, on nous viendrait inquieter sur l'ame raisonnable, & sur ce que les ames des animaux deviendroient après la mort. C'est pourquoi un grand homme Anglois appelé Morus, a crû que Monsieur Descartes a mieux aimé dire que les bêtes n'ont point d'ame, que d'être obligé de répondre à certains esprits importuns, dont ce siècle abondé, qui mêlent la Religion par tout, & qui mettent la Foi de toutes les disputes: gens vififs & indignes de philosopher, qui n'eussent pas manqué de demander que devient cette ame des bêtes; pourquoi elle n'est pas immortelle & spirituelle, puis-qu'elle pense; ou pourquoi l'ame de l'homme est immortelle, parce-qu'elle pense. C'est pourquoi nous avons toujours sagement recours à une certaine réponse generale, qui nous débarasse de toutes ces petites historiettes incommodes qu'on nous fait tous les jours, sur les fin-

singes qui ont eu des enfans des femmes qu'on avoit exposées dans des isles, des éléphans amoureux, de la finesse des renards, de la prudence des fourmis & des abeilles, & de tout ce qu'il y a de machines qui semblent n'être point privées de connoissance. C'est que Dieu est immédiatement le principe de tout mouvement de la matière : Ainsi c'étoit Dieu qui faisoit immédiatement mouvoir la main de la guenon du Roi de Pologne, & c'étoit Dieu qui donnoit échec & mat.

Monsieur Jean le Brun, je perds enfin patience ; & tout le respect que j'ai pour vos cheveux gris, ne peut m'empêcher de vous dire qu'ils couvrent une des plus creuses cervelles qui soient dans le monde. Le dessein que vous avez de réformer l'Eglise, est la plus chimérique idée qu'un homme d'aussi peu de vertu que vous se puisse mettre dans la tête ; & votre détestable Philosophie est la plus détestable voye & le chemin le plus extravagant & le plus éloigné qu'on puisse tenir pour un dessein comme celui-là. J'appelle détestable votre phantastique Philosophie : Car enfin, peut-on ne pas détester une chimère qui combat & qui détruit elle seule ce qu'il

qu'il y a de plus saint dans la Religion, & qui couvre d'une sacrilege d'obscurité toutes les vérités Chrétiennes? J'excuse ceux qui l'embrassent par l'amour naturel de la nouveauté, sans s'appercevoir du tort qu'elle fait à la Religion, ou sans être persuadés que les objections qu'on en peut tirer sont insurmontables. Mais vous, qui en connoissez la force & le danger, qui l'avoüez, qui le dites, que par je ne sçai quelle phanatique imagination de vous ériger en Réformateur, vous donnez cours à des nouveautés si pernicieuses, & que vous vous en déclariez le Protecteur. Je vous souhaiterois les maledictions effroyables que Dieu irrité verse sur ceux qui disent que ce qui est mauvais est bon, si je n'avois quelque compassion de certaine teinture de zèle que je vois en vous; si toutesfois ce n'est point une apparence hypocrite, tant je vous vois de sottise vanité, de complaisance pour vous-même, d'intempérance, de soin de votre personne, de mépris pour les talens des autres, & sur tout cela un certain esprit de singularité pire que toutes ces choses, ennemi du bon sens, source d'Hérésie, & l'aver-sion des honnêtes gens. Allez, vieux rê-
I 3 veur:

épouvantable disgrâce qui pouvoit arriver à un homme de mon âge, de mon savoir & de mon zèle. Hélas! tous mes travaux sont vains; j'ai perdu mon tems & mes soins, je ne reformerai point la Marale. La Philosophie de *Jordanus Brunus* & de Monsieur Descartes ne sauroit avoir cours parmi les gens raisonnables; nul homme sage n'en voudra oüir parler. O Dieu! par quel de mes péchés ai-je mérité cette grande affliction? faut-il qu'une si belle Philosophie soit ruinée sans ressource, & que tous mes desseins de réformation soient avortés de ce côté-là?

C'est grand dommage, Monsieur, lui dis-je; & ce seroit encore plus grand dommage que vous augmentassiez vôtre fièvre, en parlant avec l'agitation que vous faites. Je n'ai pas la fièvre, me répondit il, mon mal est une épouvantable tribulation d'esprit, que les Castillans appellent *passion d'animo*; je serai troussé dans vingt-quatre heures, car on ne le porte pas plus loin avec ce mal-là. Mais, interrompis-je, nous trouverons peut-être le moyen de vous consoler. Il est impossible, reprit-il; car voici le sujet de mon affliction.

136 *Nouveaux Entretiens*

Il arriva hier que l'emportement inopiné qui vous saisit, me mit en si grande colére, que je fus obligé de me mettre au lit. La Créature de Dieu que voilà fut d'avis que le me fisse tirer du sang: je la crûs: elle fit venir un Chirurgien de sa connoissance. O Dieu! avez-vous voulu humilier *Joannes Brunus* jusqu'au point de le faire confondre par un Chirurgien? Est-ce que vous entrâtes en dispute avec lui, interrompis-je? Non, dit-il: Voici comme la chose s'est passée. Il me demanda d'abord quel étoit mon mal, pour juger si je devois être saigné, & quelle quantité de sang il faudroit me tirer. Je lui dis franchement que tout mon mal étoit une grande colére que j'avois contre vous, sur ce qu'au lieu de convenir des raisons que je vous avois dites pour vous convaincre que les bêtes n'ont point d'ame, vous m'aviez traité de rêveur, & de je ne sçai quelle autres qualités, sans avoir égard à la révélation expresse que j'en avois de Moïse.

Comment, Monsieur, s'écria le Chirurgien, les bêtes n'ont point d'ame, & Moïse vous l'a révélé! Je ne vous tirerai point du sang, s'il vous plaît. Nous avons ce respect pour les Gens à révélation, que
nous

me : car à la pensée près , il n'y a point de différence de l'homme à la bête , quant à la machine.

Moïse , dit le Chirurgien , avec un sourire insolent : Moïse vous a-t-il révélé tous ces beaux principes ? Non , lui dis-je : mais le grand Descartes , qui étoit un génie universel , & qui n'ignoroit de rien , l'a dit , l'a éprouvé , & l'a posé pour fondement. Ajoutez , reprit le Chirurgien , l'a imaginé. J'ai fait quarante-deux Anatomies en ma vie , je vous répons de ma tête que ces trois principes-là sont absolument faux. Vous êtes un ignorant , Monsieur le Chirurgien , lui dis-je : si ces trois principes étoient faux , nôtre Philosophie le seroit aussi ; & ce seroit à tort que Monsieur Descartes auroit acquis tant de réputation. Je vous soutiens positivement , dit-il , & paisiblement , parce-que vous êtes malade , qu'il n'y eut jamais ni fibres ni nerfs , qui aboutissent à la glande pineale. Secondement , quant aux muscles & aux valvules réciproques , par où vous expliquez le mouvement des membres , je vous soutiens qu'il n'y eut jamais dans les hommes ni dans les bêtes la moindre petite apparence de ces valvules : & pour la reti-

ne,

ne, cette prétendue conjonction avec les filamens du nerf optique, est la plus grande chimère qui fût jamais; car la rétine est constamment une peau uniforme, qui n'a nulle conjonction avec le nerf optique: & tout cela je vous le ferai voir demain, si vous voulez, dans une Anatomie que je dois faire à Saint Côme. Quant à votre Monsieur Descartes, j'ai été Chirurgien, & je l'ai saigné & fréquenté quelquefois durant une fièvre qu'il eut avant que d'être obligé de sortir du Royaume: C'étoit un homme d'esprit, & d'apparence fort sage, mais sur ma parole il y avoit bien du vuide dans ce crâne-là. Il me contoit un jour qu'il vouloit restaurer la Philosophie sur sept loix de mécanique, qu'il disoit avoir trouvées, & avec lesquelles il prétendoit expliquer tout ce qui se fait dans la nature. Je le priai de m'expliquer ces loix. Il le fit: & sans vanité je lui fis voir à l'œil qu'elles n'étoient pas toutes véritables; & il ne scût jamais me satisfaire sur ce que je lui opposois. Un autre jour il me dit avec beaucoup d'ostentation, que jamais personne jusqu'à lui n'avoit scû ce que c'est que la lumière: Et lui ayant demandé, s'il

sur les Sciences Secrètes. 143

Descartes eût appuyé tout un système sur des choses que des Fraters de Chirurgien peuvent convaincre de fausseté. Si cela est, il ne faut plus parler que ni moi ni mes compagnons puissions jamais réformer la Morale par cette Philosophie. Helas! il faudra laisser fleurir celle d'Aristote. Pour moi, plutôt que de la voir ainsi triompher, je veux mourir, la résolution en est prise.

Je vous conseillerois, lui dis-je, Monsieur, de vous reconcilier avec Aristote avant que de mourir; autrement vous aurez cet Homme en tête en l'autre monde, qui vous desolera; & son ombre irritée sera toujours après la vôtre, pour lui faire cent reproches importuns. Vous supposez donc que je serai damné, répondit-il. Vous me faites souvenir d'un certain Pere le Brun mon cousin & mon compatriote, qui me disoit toujours cela, qui m'a pris en aversion, & qui m'a fait deserter d'Irlande, pour m'y avoir rendu suspect de l'Hérésie de Calvin. Quoiqu'il en soit, repris-je, la chose n'est pas moralement impossible: Prenons la chose au pis, je vous assure que, si l'ombre d'Aristote & la vôtre se rencontrent en l'autre monde.

monde, vous y passerez mal vôtre tems. Que me porurroit elle dire de si fâcheux, repondit Jean le Brun ?

Aristote vous dira que vous lui avez volé tout ce que vous avez dit de bon & de raisonnable, & que tout ce que vous avez inventé est faux & chimérique, comme le Chirurgien vous le disoit hier. Il vous soutiendra que ses Problèmes contiennent le détail de vôtre Philosophie, sur les couleurs, sur la lumière, sur les sons, sur l'harmonie, sur les plantes sur les animaux. Il vous traitera d'imposteur, vous & un de vos Collegues de bonne foi, sur ce que vous lui avez imposé qu'il tient que l'air n'est point pesant, & que vous avez tiré grande vanité de donner une preuve fort nouvelle de la pesanteur de cet élément, par l'expérience d'un balon. Cependant Aristote, au Livre quatrième du Ciel, Chapitre quatrième, prouve expressément que l'air est pesant, par cette même expérience du balon. Puortant Pascal, reprit Jean le Brun, qui étoit le plus grand esprit du siècle, a prétendu mériter beaucoup de louange en prouvant contre Aristote que l'air est pesant par cette démonstration du balon. Il étoit
bel

144 *Nouveaux Entretiens*

qui enfin semble l'avoir décidée tout comme vous , par les mêmes raisons que vous en alléguez , ce n'est pas grand' merveille que vous ayez eu l'esprit de le copier quoique vous n'avez pas compris sa pensée , & la différence qu'il y a entre penser dépendamment & en vertu d'une proposition universelle que l'on connoit , ce qui est le propre de l'homme ; & penser ou connoître une chose singulière par la seule entremise , des sens , ce qui est la manière de connoître des bêtes ,

N'est ce pas Aristote encore qui vous a donné l'idée de votre matière subtile ? L'Æther d'Aristote n'est-il pas la matière la plus subtile & la plus agitée , qui se mêle à l'air & à l'eau , comme l'air se mêle à l'eau & à la terre ? L'ombre d'Aristote vous mal-menera là-dessus , & vous dira que c'est par là qu'il a expliqué le diaphane.

Quoi-qu'il puisse dire , reprit Jean le Brun , il ne sauroit nous disputer la gloire d'avoir pensé cent choses qu'il n'a jamais pensées. C'étoit assurément un esprit court , qui n'a jamais sçû ce que c'est que feu ni flâme : Je lui apprendrai comment se font les odeurs , les faveurs , les différences du
son

son grave & aigu, en un mot tout le détail des choses naturelles à quoi il ne favoit rien.

Je ne sai pas vôtre opinion sur toutes ces choses, lui dis-je, & il se pourroit faire que vous auriez en cela quelque avantage sur Aristote. Car il me semble qu'il a quelque chose de frivole dans la recherche qu'il en fait, & il détermine certaines choses qu'il est impossible de savoir au vrai. Par exemple, que la flâme n'est autre chose que de petits corps en un mouvement très-rapide, qui se succedent continuellement les uns aux autres: Que le feu est composé de petits corps de figure pyramidale, dont les angles sont fort tranchants, qui nous piquent en entrant dans nos pores, & qui fondent les métaux en s'insinuant en eux: Que la différence du son grave & aigu vient de la vitesse ou lenteur des vibration de l'air: Que les saveurs se sentent lors-que la salive dissout de certains corps, de certains figures que l'on nomme sels, & qui sont dans les viandes. Et que les odeurs se font aussi par certains corpuscules très-déliés qui sortent des corps, se répandent dans l'air, & viennent piquer le nez.

Aristote a-t-il dit toutes ces choses-là, interrompit Jean le Brun? Oüi, lui dis-je.

K

Mais

tre, & j'ai été toute ma vie la dupe de ceci. Car sur la parole de Descartes, je me suis déchaîné contre Aristote : cependant je vois bien qu'on ne procède pas de bonne foi dans notre réformation. Je suis un grand Pecheur, mais Dieu ne m'a jamais abandonné jusqu'à la fourberie & à la mauvaise foi. Je n'y entens pas grand' finesse comme vous voiez, & j'ai toujours regardé la duplicité de cœur comme un caractère de réprobation. C'est du moins, lui dis-je, le caractère certain d'un mal-honnête homme, de qui je fuirais toute ma vie la fréquentation, & ne ménagerois jamais l'amitié : & à vous dire vrai, le petit chagrin que j'eus hier contre vous, venoit de ce qu'il me sembloit que c'étoit une chose de mauvaise foi de pester comme vous faisiez contre Aristote, de faire mille imprécations contre ses Enthymêmes & ses Syllogismes ; cependant je vois bien que vous ne l'avez jamais lû.

Il est vrai, me répondit-il ; mais Descartes m'en avoit tant dit de mal ; & de plus, ce certain Pere le Brun dont je vous ai parlé, m'a tant inquieté avec son Aristote, il me l'a tant cité dans les disputes que nous avons eu ensemble, & il m'en a tant rebattu les oreilles, qu'il m'en a donné une aversion

mortelle: de telle sorte que, dès que j'entens le nom d'Aristote, il me semble que je vois ce Pere le Brun à mes trousses, qui me chasse d'Irlande, & qui me fait passer pour un Calviniste.

Je me trompe fort, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, ou toute cette levée de bouclier que vous avez faite pour reformer l'Eglise de Dieu, & tout ce grand soin que vous avez pris de faire valoir la Philosophie de Descartes, ne sont précisément que parce-que le Pere le Brun votre ennemi prétendu fait profession de suivre Aristote.

Pour choquer ce Reverend Pere en tout & par tout, vous avez entrepris de donner cours à une Philosophie opposée à la sienne; & comme rien n'est capable d'empêcher de certains gens de se venger jusqu'aux choses mêmes les plus indifférentes, quand ils prétendent être offensés, vous avez abandonnée pour vous venger de ce Pere le Brun, les intérêts les plus vénérables & les plus sacrés: Dieu & son existence, la Trinité sainte, l'Union Hypostatible, l'Eucharistie adorable, la spiritualité & l'immortalité de l'ame de l'Homme, la divine Providence, & tout
ce

que Diable pour avoir pû imaginer une vengeance de cette nature.

Le cœur humain, repartit Jean le Brun, avec un grand soupir : le cœur humain est impénétrable, & sa malice est un abîme qui n'a point de fond ; qui pourra le connoître ? Hélas ! il peut bien être que mon animosité contre le Pere le Brun pourroit m'avoir inspiré cette aversion pour Aristote, & cette imagination d'exalter la Foi, & d'en augmenter le mérite, en établissant une Philosophie également opposée à Aristote & à la Foi : & comme vous me l'avez fait remarquer, plus opposée à la Foi qu'à Aristote. Je vois bien que Dieu n'étoit pas l'auteur de mon dessein, & que cette Réformation ne vient pas de lui. Quant à moi j'ai toujours marché en simplicité : mais à ce que je vois, mes Coadjuteurs ne sont pas de même. Cependant il est certain que Dieu n'entra jamais dans le conseil des doubles, & qu'il ne favorisa jamais la supercherie & l'artifice. Je vous plains, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je : vous avez blanchi dans l'inimitié, & dans l'esprit de vengeance & de discorde ; c'est toujours un grand mal &
un

152 *Nouveaux Entretiens*
main, je trouvai la Créature de Dieu
toute éplorée, qui me dit qu'elle lui a-
voit fermé les yeux. J'en suis tout triste,
car apparemment il est damné.

F I N.



